

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

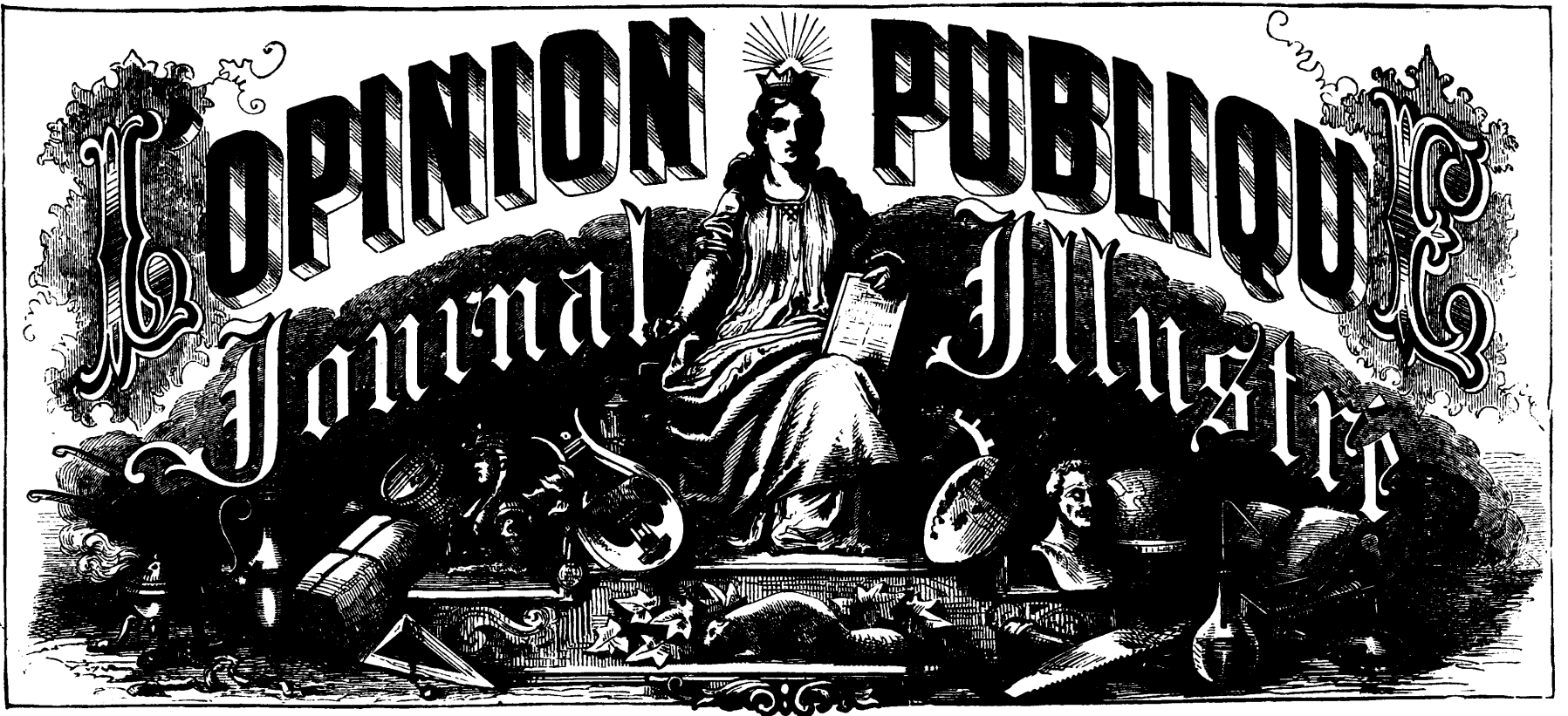
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. III.—No. 16.

MONTREAL, JEUDI, 18 AVRIL, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.  
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LE DISCOURS D'OUVERTURE.

Ce discours, comme œuvre de dernière session, est fort habile. Il est court, peu compromettant et heureux dans le choix et la distribution du peu de besogne à faire.

L'allusion à la terrible maladie et au recouvrement providentiel du Prince de Galles y occupe le premier rang à juste titre. C'est de bon goût et de bonne politique. Rien ne prouve mieux la beauté et la solidité du régime constitutionnel anglais que cette participation sincère de tous les sujets de la Reine dans ses alarmes, ses angoisses et ses réjouissances.

De graves raisons de politique impériale et canadienne ont retardé l'ouverture du Parlement Fédéral. Ces raisons sont évidemment les négociations pendantes entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet du Traité de Washington, auquel on ne consacre qu'une ligne insignifiante. Sur ce point, on pourrait difficilement blâmer le gouvernement d'en dire si peu. Ce Traité, qu'on a déjà, en Angleterre, qualifié d'avortement diplomatique, est à la veille d'être répudié par l'une des parties contractantes, si l'on en croit les dernières nouvelles. Les difficultés soulevées par les réclamations américaines pour dommages indirects sont aux mains des chancelleries et ne s'aplaniront pas de sitôt; tant que la question sera dans cet état, il est inutile de nous en occuper.

On va organiser vigoureusement un nouveau système d'immigration. Si l'on songeait aussi, en passant, à garder nos compatriotes!

Mais il ne faut ni calomnier ni médire. Il sera sans doute beaucoup fait dans ce sens—pour empêcher l'émigration de nos—par les grands travaux annoncés: la construction immédiate du Pacifique, l'amélioration et l'extension de nos canaux. Le gouvernement pourra d'autant plus facilement et plus rapidement se mettre à l'œuvre que ses revenus se sont accrues au-delà de toute prévision et permettront l'accomplissement des améliorations promises sans qu'il soit besoin d'imposer de nouveaux impôts. C'est certainement la meilleure nouvelle à donner aux économistes représentants du peuple électeur.

En somme, tous les fidèles qui désirent une réélection, trouveront excellent le discours du Trône; il attaque vaillamment les questions favorables; il cotoie habilement les récifs dangereux, et il évite prudemment les points scabreux. Il porte dans ses flancs un programme aisé et une session colorée de rose. Puis les critiques les plus exigeants seront bien forcés de comprendre qu'une Chambre et un gouvernement qui travaillent consciencieusement et énergiquement durant quatre sessions peuvent se payer le quart-d'heure de sommeil pendant la cinquième session. A tout événement, on pourra toujours répondre à ces damnés rouges, s'il en existe encore, qu'il y a de l'ouvrage de taillé pour longtemps et qu'il y a encore du pain dans la huche.

J. A. MOUSSEAU.

L'EDUCATION.

(Suite.)

L'éloignement de la vie rurale par la classe éclairée de notre pays est un fait déplorable, qui a sa source dans les mœurs et les habitudes, conséquences de l'éducation. Pour faire aimer la vie des champs, il faut que l'éducation en fasse comprendre les avantages, et fasse naître le goût de cette vie active, un peu

rude, mais saine et qui, pendant les intervalles de repos, fait trouver par le contraste même, une saveur indicible, à l'exercice de l'intelligence, aux jouissances de l'esprit, de la pensée solitaire, méditative et un peu rêveuse. Ce genre de vie a certainement plus d'attraits qu'aucun autre, et donne une satisfaction plus réelle et plus durable que le goût excessif de la sociabilité et de la nouveauté, demandant toujours des changements de scène et de situation, dégénéralant souvent en une mobilité inquiète et déréglée.

Telles sont les tendances presque générales parmi nous; tendances fort contraires aux habitudes douces mais un peu monotones de la vie rurale, que comprennent si bien les Anglais, chez qui le chez soi, le Home, est l'objet d'une si vive affection.

La prospérité d'un pays, dépendant du développement de ses ressources, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, comment veut-on qu'un pays devienne prospère, lorsque l'exercice de ces trois branches essentielles de la prospérité par la classe éclairée, discrédite ceux qui les exploitent? Comment veut-on que les plus intelligents, les plus instruits s'exposent à ce discrédit?

En étudiant moins les coutumes des âges anciens, qui discréditaient ces trois branches essentielles du progrès, et en étudiant les besoins des nouvelles sociétés, qui en comprennent l'importance, nous réhabiliterions ce qui fera notre avenir.

Comment veut-on que l'étude presque exclusive des anciens usages, qui anoblissaient l'oisiveté et avilissaient le travail, n'ait pas produit les effets que je signale?

Comme l'homme est ce que le fait l'éducation qu'il reçoit, comme le but de l'éducation est de confier à l'enfant la semence des idées que la société juge convenable de lui donner, pour son plus grand bien et celui de la société, ne s'ensuit-il pas que l'étude presque exclusive de certains usages, mœurs et coutumes, ne pourront produire chez l'enfant que des idées conformes à ce qu'il aura étudié? De là, en mettant continuellement les enfants en contact avec l'idée que le travail est une nécessité déshonorante, et l'oisiveté une distinction honorifique, l'homme, un roturier, un vilain, ou un être privilégié, par la naissance, le nom qu'il porte; ne pense-t-on pas que le contact continu de l'enfant avec ces idées, dans un âge où les impressions reçues se gravent le plus profondément, ne pense-t-on pas, dis-je, que cela puisse imprimer à ceux qui reçoivent cette éducation et aux sociétés entières, un caractère conforme à ces idées? Ne pense-t-on pas qu'il serait mieux d'inculquer à l'enfant, que le travail est une honorable nécessité, à laquelle il est honteux de se soustraire, que les hommes sont égaux, également nobles dans leurs âmes créées à l'image de Dieu, également vils dans leurs corps tirés du limon de la terre?

L'antipathie contre le commerce, l'industrie et l'agriculture, n'existerait pas, si l'instruction n'était pas le partage d'une classe de citoyens, si l'instruction, au lieu de ne faire que des hommes de profession, ou des employés du gouvernement, était le partage de tous, accessible à tous; si l'instruction, au lieu d'être classique, était commerciale, industrielle, agricole, c'est-à-dire nationale.

En Angleterre, l'éducation et la liberté sans révolution, ont produit un immense développement industriel et commercial, et le développement industriel et commercial a produit, à son tour, une grande prospérité agricole.

L'exploitation intelligente du sol, avec des capitaux suffisants, est la plus utile, la plus morale, la plus patriotique et la plus profitable de toutes les industries. C'est cette priorité d'importance de l'agriculture dans l'intérêt général et bien entendu, d'un pays, qui faisait dire à Olivier de Serres, sous Henri IV: "Pâturage et labourage, sont les deux mamelles de l'Etat."

Tout a concouru dans ce pays, à faire considérer l'agriculture comme un métier, dont la pratique n'a pour guide qu'une grossière routine; lorsque dans d'autres pays elle est considérée comme une science importante, requérant des connaissances très-étendues.

L'on se convaincra de l'importance qu'on attache à la science agricole en Angleterre, par l'extrait suivant, d'un discours remarquable de Lord Ashburton; discours prononcé au dîner couronnant l'exposition agricole de Gloucester en 1853; dîner auquel assistait au moins deux douzaines de Lords, un grand nombre de membres de la Chambre des Communes, le ministre américain Ingersoll, et notre célèbre et spirituel compatriote, le juge Halliburton, l'auteur de Sam Slick.

"D'autres nations, a-t-il dit, peuvent nous disputer la palme pour les manufactures et le commerce: la France produit de plus belles soieries, la Suisse de meilleures cotonnades, l'A-

mérique nous égale par la navigation, mais le produit de l'agriculture anglaise est sans égal. Le monde entier vient apprendre l'agriculture à notre école." L'orateur se félicite d'autant plus de ce succès, qu'en regard aux risques de tout genre qui menacent le cultivateur, l'agriculture lui paraît le plus difficile, le plus chanceux de tous les arts, celui qui fait le plus grand honneur à l'énergie humaine. L'existence du cultivateur ne lui paraît comparable qu'à celle du marin. "vous lutez sans cesse contre les vicissitudes des éléments. Vous ne pouvez arrêter les déluges de pluie, mais vous écoutez par le drainage l'humidité surabondante; vous ne pouvez prévenir la sécheresse, mais vous pulvérisez la terre par vos machines à une telle profondeur, vous donnez une telle vigueur aux plantes que vous la défiez; vous ne pouvez empêcher la multiplication des insectes nuisibles, mais vous pressez par des moyens artificiels la végétation de vos turneps de manière à leur échapper. Vous avez inventé des races d'animaux qui vous permettent de faire un bœuf dans vingt mois et un mouton dans quinze; vous avez appelé la vapeur à vous aider dans votre œuvre, et la vapeur vous a obéi; en un mot, vous avez ôté à l'agriculture son caractère empirique pour en faire la première des sciences et le premier des arts, ralliant sous une direction unique, dans une intime coopération les travaux du chimiste, du physiologiste et du mécanicien. Oui, nous, les cultivateurs de l'Angleterre, plus contrariés qu'aucune autre industrie par la nature, accablés en outre de lourdes charges, nous avons par notre courage et notre persévérance élevé notre nation au premier rang."

Une nation semblable pourrait-elle ne pas être grande, lorsque les grands de l'état portent tant de sollicitude au bien-être moral et matériel du peuple et que ce peuple lui-même dans les campagnes surtout, est aussi éclairé qu'il l'est en Angleterre?

Comme je le disais plus haut, toute position, occupation, se rattache par beaucoup de points à des connaissances fort diverses, qu'il est bon et quelquefois très-important de connaître. Avec un peu d'études et d'observation, on s'apercevra que l'agriculture ou plutôt la science agricole, est loin d'être comme on le pense souvent, un pauvre et ingrat métier, guère susceptible de développements. Il est un certain nombre de connaissances qui sont très-utiles au cultivateur; ainsi il lui est très utile de posséder quelques notions de chimie, de physique, de botanique, de connaître les produits, l'état de culture des différents pays et leurs perfectionnements, etc., etc.

Combien d'hommes instruits et riches se sentiraient plus disposés à embrasser une profession aussi relevée à leurs yeux, dans laquelle ils trouveraient une industrie aussi savante et aussi lucrative qu'un grand nombre d'autres et qui ne serait pas indigne de leur attention! On ne verrait pas tant la jeunesse, ne sachant que faire, se livrer à l'oisiveté qui fait naître l'ennui, ce mal ignoré du cultivateur et qui est la source de bien des vices, des folies, des ruines, des désordres, des habitudes vicieuses et dépravées et qui font qu'avec des apparences riantes, on se meurt d'ennui à force de s'amuser.

En France, quand un propriétaire à l'intention de jouer un rôle, il faut qu'il quitte ses terres; en Angleterre il faut qu'il y reste. Non seulement la vie rurale est recherchée pour elle-même pour la liberté, l'aisance, l'activité paisible, le bonheur domestique, biens si chers aux Anglais, mais elle donne la considération, l'influence, le pouvoir, tout ce que désirent les hommes quand leurs premiers besoins sont satisfaits.

L'aristocratie anglaise à fait cause commune avec l'esprit rural, c'est ce qui a fait sa force, l'aristocratie française s'en est séparée et c'est ce qui a fait sa faiblesse.

Là où les échanges sont difficiles, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire les céréales, que le sol s'y prête ou non; on travaille pour vivre; coûte que coûte, il faut du blé, de l'orge, du seigle ou du sarrasin, et cela est une des causes de notre système de culture, mais ces mêmes causes sont en partie effacées aujourd'hui. Les développements de l'industrie nous donneront des centres, et avec des centres l'avantage de cultiver avec plus de profits beaucoup d'autres produits. Telle est l'origine de notre habitude de ne cultiver que des céréales qui épuisent la terre, et maintenant que les raisons qui expliquaient leur existence ont cessé d'exister, le défaut de cette éducation pratique qui serait le remède à l'apathie et à la routine, nous retient dans des habitudes funestes qui n'ont plus de raison d'être. Le défaut d'éducation pratique, nous rend routiniers, la routine nous retient dans la pauvreté, dans la crainte, la méfiance de tout ce qui ressemble à l'amélioration, au changement. L'inexpérience nous rend craintifs, et de peur de risquer quelque chose, en faisant un pas en avant, rien ne devient

assez évident pour engager le cultivateur à tenter aucune amélioration.

Pendant que la France éclairée ne voulait appartenir qu'à la classe oisive, aux gens de robe ou d'épée, la classe éclairée en Angleterre, s'enrichissait dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, contribuant à donner à l'Angleterre cette supériorité réelle et durable qu'elle a toujours eue et qu'elle aura longtemps.

Pendant qu'en France les grands seigneurs et les grandes dames fuyaient le séjour des campagnes et les véritables jouissances qu'elles donnent, pour aller dépenser leurs fortunes et s'enivrer des plaisirs décevants des villes et de la cour; les Anglais de toute classe, enrichis dans le commerce et l'industrie, quittaient les villes pour les campagnes. Pendant que la France s'amusait, l'Angleterre s'enrichissait: la France, éternelle par les plaisirs, abandonnait ses colonies, l'Angleterre mettait tous ses soins à en acquérir de nouvelles dans l'intérêt de son commerce et de sa grandeur. Pendant que la France, insouciant de la misère et des libertés du peuple, et peu inquiète de l'avenir qu'elle se préparait, se courbait servilement sous le joug odieux des tyrans, l'Angleterre s'occupait de l'éducation du peuple et de ses libertés. Pendant que l'Angleterre s'enrichissait avec la devise que le travail anoblit, la France s'appauvissait et s'énervait, avec le principe contraire; mais comme l'oisiveté est la mère de bien des vices, et que la littérature se modèle sur l'état de la société; de là d'un côté, cette littérature immorale, ce cynisme effronté des Rabelais, des Brantôme, etc.; de vice doré et fashionable des de Musset, des Dumas, des Sue, des de Kock, des Gauthier, des Murger et de tant d'autres. Trouverait-on, dans ces romans, parmi les peintures de la vie sociale, rien de semblable à ce que nous présente avec autant de prodigalité que de charme et de vérité, la littérature anglaise?

Ce qui est vrai de la France est un peu vrai de nous aussi; comme la France nous n'avons pas donné à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, l'importance et la considération qu'ils méritent. Nous ne retrouvons pas en nous, l'image vraie de l'homme des champs, le type de ces agriculteurs, si rares parmi nous, si communs en Angleterre, qui par leur éducation, leur instruction, leur position sociale, ne sont étrangers à aucun sentiment élevé, insensibles à aucun plaisir délicat, sans être étrangers aux soins positifs de leur état. En Angleterre et surtout aux États-Unis, on cherche à élever tous les citoyens par l'éducation, ici comme en France, on met une barrière infranchissable entre eux, laissant toute l'éducation d'un côté et rien de l'autre.

Et quelle est la cause de tout cela, si ce n'est en grande partie le système d'éducation! N'avons-nous pas, comme en France, une surabondance d'instruction classique en haut, et absence d'éducation pratique dans les écoles élémentaires? Comme eux, ne donnons-nous pas, directement ou indirectement, une grande préférence aux arts libéraux? Comme eux, ne discréditons-nous pas l'agriculture, le commerce et l'industrie? N'entendons-nous pas à chaque instant dans nos villes, dire avec mépris: "C'est un commerçant, son père est commerçant ou cultivateur?" Ces distinctions existent et seront inévitables tant que l'instruction, au lieu d'être le partage du plus grand nombre, ne sera le partage que d'une petite classe de privilégiés.

En outre de cela, ne pense-t-on pas que l'instruction classique, l'étude presque exclusive des anciens, laisseront chez l'enfant, l'impression de ce qu'il aura étudié? D'ailleurs, le but de toute éducation n'est-il pas de faire naître chez l'élève, par la lecture ou l'étude de certains ouvrages, la notion des idées qui y sont émises? Plus encore, pourrait-on faire en sorte que l'élève ne se format point à ces idées, mais alors l'enseignement serait un contre-sens; on mettrait l'enfant en contact avec des idées qu'on ne voudrait pas qu'il adoptât, ce serait une tâche bien difficile, un risque certain, inutile.

Ainsi, par exemple, le commerce était regardé, dans l'antiquité, comme une chose vile; chez les Romains il inspirait du mépris, la loi Flaminia défendait le commerce aux patriciens, aussi le commerce était-il le partage exclusif de classes, reléguées par cela même, au dernier rang de la hiérarchie sociale. Ne pense-t-on pas que ces idées, ces préjugés contre le commerce qui existent encore parmi nous et qui existent plus encore en France, ne soient nés de l'étude des anciens, en familiarisant l'élève aux idées et aux mœurs de la civilisation grecque et romaine? Je n'hésite pas à le croire. N'était-ce pas encore à cause de ces préjugés que les premiers économistes ont jeté, dans le domaine des idées, ces notions vagues et funestes, contre ce qu'ils appelaient la stérilité du commerce et de l'industrie? Ces préjugés ont existé et existeront encore, tant que nous n'aurons pas changé notre système d'enseignement. Ne pourrait-on pas, avec raison, attribuer en grande partie au mode d'enseignement, l'infériorité actuelle des races latines? La France, qui en était le dernier boulevard, vient de tomber dans un rang secondaire à la suite de l'Espagne et de l'Italie.

Quant à nous, si nos idées ont quelque peu changé depuis quelques années sur le commerce et l'industrie, nous devons plutôt l'attribuer à notre contact avec les étrangers. Mais même aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre dire que commercer soit déroger. Pense-t-on qu'avec de telles idées, les capitalistes s'empressent de donner leur concours à des entreprises utiles et lucratives pour notre pays? Ne voit-on pas très souvent des fils de commerçants, dédaignant l'occupation qui a enrichi leur père, quitter et tarir pour eux et pour la société la source de profits que procurait leur industrie?

Il y a longtemps que l'Angleterre et les États-Unis se sont affranchis des mêmes préjugés; aussi quelle prospérité et quelle grandeur le commerce, l'industrie et l'agriculture n'ont-ils pas données à ces nations? C'est une erreur généralement répandue ici, que les professions commerciales ne nécessitent aucune étude sérieuse, que le succès n'est que l'effet du hasard, ou de circonstances heureuses, que le commerce ne peut s'enseigner dans un établissement d'éducation, et que cette étude ne peut se faire que dans un établissement de commerce, par la pratique des affaires. Cela est vrai à un certain point de vue, c'est-à-dire que personne ne peut devenir un bon commerçant sans l'expérience pratique; mais en même temps il est incontestable que toutes choses égales d'ailleurs, celui qui aura eu l'avantage d'une étude intelligente et rationnelle du commerce, ne tardera pas à acquérir une grande supériorité relative dans les emplois qui lui seront confiés, et qu'il sera bientôt en état de diriger une entreprise; tandis que celui qui n'aura pas eu les mêmes avantages, languira longtemps dans les positions secondaires, et ne parviendra qu'avec grande peine et avec beaucoup de temps à acquérir les connaissances générales, et encore n'y aura-t-il que les plus studieux et les plus appliqués qui se frayeront un passage à travers ces difficultés sans nombre accumulées sur leur route; ils arriveront peut-

être, mais trop tard et avant de pouvoir jouir du bien qu'ils auront amassé.

Combien n'en voit-on pas, même parmi ceux qui ont réussi qui manquent non-seulement des connaissances générales que doit avoir tout commerçant, mais encore des diverses connaissances indispensables à toute bonne gestion, telles que: les notions des matières les plus usuelles de l'industrie, de la mécanique, de la chimie, de l'économie industrielle et commerciale, des notions élémentaires du droit civil et commercial. N'entendons-nous pas tous les jours, des gens qui se sont enrichis dans le commerce, vous dire que l'instruction n'est pas nécessaire pour réussir et que leur propre succès en est la preuve, tout comme s'ils avaient réussi à cause de leur ignorance et non pas malgré leur ignorance? N'entendons-nous pas tous les jours des pères de famille dire; mon fils aîné a des talents, je vais le mettre au collège, quand au cadet, comme il a la tête dure et que le grec l'ennuie, je le mettrai dans le commerce? S'il y en a un troisième, et qu'il ait la tête encore plus dure, on le mettra cultivateur.

Si toute l'habileté dans le commerce consistait comme on le croit souvent, à acheter à bon marché et à vendre avec le plus de profits possible, il ne serait pas nécessaire d'avoir, ni une instruction spéciale ni une grande intelligence, mais il n'en est pas ainsi. Pour acheter et vendre dans les meilleures conditions, il faut tenir compte d'une foule de circonstances, se livrer à une foule d'opérations qui demandent, en outre des connaissances ordinaires, des connaissances spéciales qui donnent une grande supériorité à ceux qui les possèdent, telles sont: la connaissance parfaite de sa langue et de quelques langues étrangères, (vivantes) connaître les systèmes monétaires des différents pays; savoir raisonner une opération de change. Si le commerçant faute de cette instruction est à la merci d'un teneur de livres, pourra-t-il comprendre aussi bien sa situation, améliorer ses affaires ou en prévenir de mauvaises?

Le commerçant vendant et achetant, ayant des rapports avec des associés ou des sociétés, transigeant des affaires de toutes sortes, se trouvant compris dans des faillites, ne doit-il pas connaître les lois qui le regardent de plus près, afin d'éviter des pertes, une catastrophe peut-être? Ne doit-il pas non plus connaître les éléments de la chimie et de la physique, l'histoire naturelle, les usages et les provenances de tout ce qui rentre dans l'industrie, la géographie commerciale, c'est-à-dire la position, la production, le commerce des différentes villes et des différents pays?

Ne doit-il pas aussi connaître les éléments de l'économie politique et plus spécialement de l'économie commerciale ou industrielle; savoir: comment la société vit par le travail en créant la richesse; connaître la signification exacte de ces mots que l'on rencontre si souvent, tels que: échange, concurrence, libre-échange, protection, prohibition, emprunts publics, population, misère, socialisme, change, agiotage, numéraire?

Ne peut-on pas aussi enseigner sur quelles bases reposent les sociétés: dire ce que sont les différentes formes de gouvernement, expliquer la constitution de son pays, comment se fait l'administration et le service public; toutes choses qu'il est fort utile de savoir et qu'il faut bien du temps pour comprendre quand on les apprend par soi-même et par lambeaux, sans savoir même où les trouver. Un mode d'enseignement bien entendu pourrait facilement donner des notions élémentaires sur toutes ces choses, le principal, n'étant pas, tant de faire de l'élève un savant pendant son éducation que de lui donner la clef de toutes choses utiles et de le mettre en état de se faire lui-même son éducation.

Toutes ces connaissances sont utiles au commerçant, et elles s'acquerraient difficilement derrière un comptoir. Avec ces connaissances, non-seulement le commerçant acquerra plus sûrement l'aisance et la fortune, mais il acquerra de plus une position sociale plus enviable que celui qui n'aura acquis que la fortune: enfin il sera un citoyen intelligent, utile et honorable.

Nous avons bien quelques institutions commerciales, mais elles ne sont pas encore ce qu'elles devraient être, où si elles le sont, l'engouement des classiques les prive de l'encouragement qu'elles devraient avoir.

Pour montrer quelle énorme différence nous sépare de l'enseignement tel qu'il est donné en Prusse, quel cas on en fait et de quel respect on entoure ceux qui s'y livrent, je citerai le rapport de M. Shuttleworth, publié dans un journal anglais de Montréal. "Pendant mes voyages dans les différentes provinces de la Prusse, je fus en communication journalière avec les instituteurs, j'eus toutes les occasions favorables d'observer l'esprit qui les animait, et d'entendre l'opinion que le "pauvre avait d'eux; je trouvai une grande association d'honneur, mes instruits, courtois, polis, moraux, travaillant avec un enthousiasme réel parmi les classes les plus pauvres de leurs concitoyens, "je les trouvai entièrement dévoués à leurs devoirs, orgueilleux de leur profession, unis ensemble par un puissant lien de fraternité. "Tenant des conférences continues dans le but de discuter toutes espèces de questions ayant rapport à la conduite de leurs écoles.

"Les instituteurs en Prusse sont respectés par toute la société, à qui toutes les classes sont redevables des premières notions de leur éducation et dont la bonne conduite et la respectabilité intéressent vivement et le peuple et le gouvernement. Je ne puis m'empêcher d'apprécier hautement quel respect inspire cette admirable association de 28,000 instituteurs et quel bien ils peuvent produire dans ce pays."

"Comme le caractère d'une nation dépend presque entièrement de l'éducation de la jeunesse, combien est-il essentiel au bien-être moral et par conséquent à la grandeur d'une nation, que la profession d'instituteur assure à ses membres une parfaite satisfaction et commande le respect du pays."

Il est aisé de voir par ce court extrait, que ce tableau serait loin de s'appliquer à nous, et qu'en définitive, ce pourrait bien être là le secret de la grandeur actuelle de la Prusse.

Si l'on veut se convaincre que notre mode d'enseignement est vicieux, qu'il n'est pas calculé pour donner le goût de l'étude, que l'on jette un coup-d'œil sur les premiers, second et troisième readers qui se trouvent dans toutes les écoles, soit aux États-Unis, soit en Angleterre, soit à Ontario, et que l'on se rappelle quels livres les remplacent chez nous et après cela, il n'y a personne qui ne comprenne pourquoi les Canadiens n'ont pas le goût de l'étude, le goût de s'instruire? Tout, dans ces readers est calculé pour instruire l'enfant, en excitant son intérêt et sa curiosité; tout est entremêlé avec art pour lui donner une foule de connaissances, sans produire la monotonie et c'est si bien le cas, que l'homme instruit trouvera dans ces livres de quoi l'intéresser et le distraire. La religion, la morale, l'utile et l'agréable y ont une large part; tout tend à développer les meilleurs instincts du cœur, les qualités du citoyen; tels que: l'amour du travail, les vertus civiques, le bonheur domestique, l'amour filial et fraternel. Aussi, tout le monde sait lire, et lit; on ne se demande pas si celui qui est parvenu aux premiers

rangs dans la société, a suivi un cours classique, s'il a appris le grec et le latin. On sait que l'éducation qu'il a reçue quelque élémentaire qu'elle ait été, lui a donné la clef de toutes les connaissances utiles et que s'il est parvenu à une situation, il ne lui a fallu qu'être intelligent et lire.

A Ontario et aux États-Unis tout le monde prend un grand intérêt à l'éducation; l'école du village est le point de mire, la grande occupation des intéressés. Tous les journaux s'occupent d'éducation, chaque numéro contient l'article, *Educational*.

Si nous n'améliorons pas notre système d'éducation, l'industrie n'aura peut-être, mais elle se fera sans nous, nous ne participerons que faiblement aux bénéfices qu'elle pourra donner; au lieu d'être les maîtres de l'industrie, nous n'en serons que les humbles serviteurs; les populations qui nous entourent, Anglais, Américains, seront les seuls à en tirer les meilleurs bénéfices.

Nous nous plaignons tous les jours que notre pays est pauvre parce qu'il n'y a pas d'industrie, cela n'est vrai qu'en partie, car Ontario a su prospérer dans les mêmes conditions que nous.

L'industrie, même avec tous les avantages possibles se développera avec lenteur, tant que notre éducation sera vicieuse. Nous avons bien un marché avantageux pour l'écoulement de nos bois dans l'Amérique du Sud. Les États-Unis le font avec avantage depuis longtemps, avec notre propre bois, qu'ils y envoient manufacturé, après avoir payé vingt par cent. Cependant malgré que cela soit à la connaissance de tout le monde, personne ne s'y aventure.

Nul doute que le développement de notre pays se fera, si notre industrie à une occasion de naître, mais elle serait déjà plus avancée si nous avions cette éducation pratique, et lors même qu'elle naîtrait, elle naîtrait sans nous, qui ne connaissons pas l'économie industrielle, laisserions à d'autres le soin de la développer.

Dernièrement, M. Tassé, de la *Minerve*, faisait l'excellente suggestion de donner en prix aux élèves nos ouvrages de littérature Canadienne; ne pourrait-on pas pareillement, dans les écoles de campagne, donner en prix des livres d'agriculture, tels que ceux de Hubert Larue, de M. Ossaye, de James Smith, le livre aux 100 louis d'or, par Picherie-Dunan, etc. Ces moyens sont simples et efficaces, je ne pense pas qu'il faille un grand effort de la part de nos législateurs pour les trouver et il y en aurait bien d'autres.

Avant de tant essayer à connaître ce qui se passait du temps des Grecs et des Romains, essayons donc à connaître notre siècle et à en étudier ses besoins? Avant d'étudier les lois barbares de Mino et de Lycourge, étudions donc notre constitution, nos lois et les ressources de notre pays? Avant de se meubler la tête du fatras des faits historiques, mythologiques et fabuleux de l'antiquité, étudions donc mieux l'histoire contemporaine et du Canada? Avant d'être Grecs ou Romains, soyons donc de notre siècle? Étudions la civilisation avant la barbarie, les préceptes humanitaires et moraux du christianisme, avant les préceptes tyranniques et la dépravation déifiée des payens, nous aurons tous à y gagner et peu à perdre.

Bien des personnes comprennent parfaitement les inconvénients et les remèdes que je signale et pourraient les montrer au public avec bien plus de talent, de connaissances et d'autorité que moi, mais après quelques tentatives, on se lasse, on croit avoir tort d'avoir raison trop tôt, et l'apathie gagne tout le monde quand on reproche à la jeunesse d'être trop ardente et de trop s'aventurer, l'apathie générale qui règne dans ce pays doit être son excuse.

En venant encore parler d'éducation, ce n'est pas que je demande une réorganisation immédiate, je viens humblement à titre d'éclaircisseur, indiquer la marche que nous devons suivre, telle que je crois la comprendre; marche que nous suivrons inévitablement dans un avenir plus ou moins éloigné; plus éloigné, si personne ne vient indiquer les réformes à exécuter, car les réformes ne viennent pas d'elles-mêmes; il faut en parler longtemps d'avance, crier d'abord dans le désert, jusqu'à ce que l'idée pénètre dans tout le corps social; il en a été ainsi de toutes les réformes.

Depuis vingt-cinq ans que nous nous escrimons en luttes souvent futiles, n'aurait-on pas pu empêcher l'émigration? Fallait-il attendre si tard pour ouvrir les yeux et chercher un remède? N'avons-nous la perspicacité de voir le mal que lorsqu'il est arrivé? N'était-il pas à craindre qu'en attendant trop tard, le malade ne recouvrerait jamais une santé parfaite? Le plus important n'est pas de faire de nous un long pays, mais un pays prospère avant tout, suivant ce principe vrai en agriculture et non moins vrai en politique, que "augmenter le sol en profondeur vaut mieux que de l'augmenter en superficie; qu'on n'est pas riche en proportion de l'étendue de terre qu'on possède, mais du revenu qu'on en retire." En favorisant l'agriculture, l'industrie et le commerce, on augmente de même un pays en profondeur et cela vaut mieux que de l'augmenter en superficie; non que je veuille blâmer l'agrandissement de notre pays, mais seulement pour montrer, que les questions qui amèneront plus directement sa prospérité, doivent primer l'agrandissement territorial.

*There must be something perfectly wrong in the Province of Quebec*, disait un des délégués d'Ontario à la chambre de commerce, avec le flegme et la justesse d'observation qu'on leur connaît, oui, c'est *something perfectly wrong* c'est l'éducation.

EDOUARD RICHARD.

Princeville de Stanfold, 29 février 1872.

#### L'INDUSTRIE DES PÊCHERIES.

Nous donnons avec plaisir insertion à la correspondance suivante:

M. le Rédacteur,

Depuis longtemps on parle de l'état déplorable des affaires et du manque d'industrie dans la Province de Québec, et principalement dans la cité de Québec, faute de capitaux d'abord et ensuite d'énergie. Cependant, nous avons en notre pouvoir la plus belle exploitation que l'on puisse désirer. Plusieurs milliers d'individus ont déjà accumulé des fortunes colossales en peu d'années, avec de l'esprit d'entreprise et de l'énergie. Je veux parler de l'exploitation de nos pêcheries en général, mais plus particulièrement de la pêche à la morue, parce qu'elle est la plus facile à exploiter, vu que son moyen d'exploitation est facile à atteindre à cause du peu de capitaux qu'elle exige.

Mais il me semble vous voir sourire d'incrédulité à la lecture de ma lettre et vous poser cette question: où prendre des capitaux? Et bien, je dis qu'il ne faut pas être sorcier pour trouver ces capitaux. Un moyen bien simple de les trouver,

C'est de former une société ou association, régulièrement constituée au moyen d'actions d'un montant peu élevé, afin de donner accès dans la société à toutes les personnes qui ne voudraient pas risquer en premier lieu qu'un petit montant, ensuite d'augmenter, si l'exploitation réussit, proportionnellement avec les capitaux dont l'exploitation pourrait disposer.

Et pour preuve de mon avancé, je vais vous tracer en petit un plan de mon invention qui, mis à exécution, produirait les résultats les plus heureux.

Supposons qu'au moyen de co-actions de cinquante pour cent, qui formeraient un capital de \$3,000, j'achète une Goëlette de 60 ou 65 tonneaux qui est le tonnage généralement adopté pour la pêche de la morue.

Après avoir payé l'équipage et l'approvisionnement de cette goëlette de tout ce dont elle peut avoir besoin pour une pêche de quatre mois, je prouve que la saison de pêche terminée, je puis rendre compte pour au-delà de 30 pour cent, et qu'en six ans je paie la capital-action, et 20 pour cent aux actionnaires.

EXEMPLE.

Achat de la goëlette.....	\$1,700.00
150 Barriques de sel.....	300.00
Provisions pour 4 mois.....	480.00
Lignes, calles, hameçons, etc.....	50.00
Pour une scène à caplan.....	75.00
Pour berges.....	60.00
Pour divers.....	16.60
	<hr/>
	\$2,681.00
2 Cables.....	200.00
	<hr/>
	2,881.00
Frais encourus pour le tout.....	119.00
	<hr/>
	3,000.00

Maintenant, il faut dire et vous faire comprendre par quel moyen je parviendrai à donner au moins 30 pour cent ou au-delà. Parlons premièrement de l'équipage de la goëlette et des conditions d'engagement. L'équipage devra se composer de 9 hommes, un agent pour le chargement, ayant l'intérêt de l'association en mains. Un des hommes de l'équipage sera choisi comme capitaine réglant la discipline et ayant charge du bâtiment.

Et sept autres hommes tous des pêcheurs y compris le capitaine. Ces hommes seront à la part, excepté le cuisinier qui devra être payé par l'équipage, c'est-à-dire que les revenus du bâtiment seront partagés en 11 parts, le bâtiment ne payant aucun des frais. Le coût des matériaux mentionnés, à part l'achat du bâtiment devront être payés par les huit hommes à la part, trois parts étant réservées pour le bâtiment. Maintenant je vais vous faire voir ce que ces neuf hommes vont gagner dans quatre mois. Supposons que, par suite des mauvais temps, tempête, etc., manque de boëtte et par maladies, ces 9 hommes ne travaillent que les deux tiers du temps, et bien je suppose, au plus bas, qu'ils ont pris 180 drafts de morue, ce qui, au moyen des  $\frac{2}{3}$  de travail pendant 4 mois ne donneront que 3 drafts par jour à chaque homme, c'est-à-dire que le travail de chaque jour par homme, pendant 75 jours, sera de 3 drafts par jour ou 1800 drafts pour tout le voyage.

Je suppose que cette morue produise 25 barils d'huile, nous aurons, sans doute, un meilleur résultat, mais je base mon calcul sur le plus bas rendement possible. La vente de 1800 drafts de morue, donnerait au plus bas prix \$2 par draft et 50cts par gallon d'huile.

EXEMPLE.

1800 drafts de morue à.....	\$2	\$3,600.00
800 Glls d'huile à.....	\$0.50	400.00
		<hr/>
		\$4,000.00
A diviser en 11 parts, y compris la Goëlette.....		1,092.00
		<hr/>
		\$2,908.00
A réduire les dépenses encourues pour faire la pêche payables par les huit hommes à la part.....		926.00
A partager en huit parts.....		\$1,992.00
		<hr/>
		247.75

Ainsi vous voyez que les hommes font un beau gain dans leurs quatre mois, ce qui devra tellement encourager les jeunes gens à faire ce métier avantageux, que la société ne pourra manquer d'en trouver autant qu'il lui en faudra pour l'exploitation sur une plus grande échelle.

Ainsi, vous voyez que la goëlette gagne \$1,092 en quelques mois, à laquelle somme il faudra ajouter sa part dans la prime que le gouvernement doit ou devra payer.

Voyons maintenant quel intérêt je puis payer :

Gain de la goëlette.....	\$1,092.00
Ses trois parts de prime, la prime étant de \$260, à diviser en onze parts.....	70.50
	<hr/>
	\$1,162.50
Intérêts ou gain sur l'approvisionnement, 10 par 100.....	92.50
	<hr/>
profit net.....	\$1,255.00
Ce qui, en quatre mois, donne un intérêt de 40 pour cent.	
Vous remboursez.....	\$ 926.00
Il reste pour former le total action.....	2,074.00
	<hr/>
Ces \$2,074 seront payées en six ans... \$3,000.00	

en laissant un fonds d'amortissement de 12 pour cent à prendre sur l'intérêt du principal, et même un intérêt de 28 pour cent pour chaque actionnaire, ce qui devra nécessairement donner satisfaction à tous. Les hommes de l'équipage devront être aussi très-contentés d'un gain de \$247.75 pendant quatre mois, chose qui arrive très-rarement aux meilleurs pêcheurs en berges.

F. L. PARENT.

**CHIFFRES REMARQUABLES.**—Le *Waterloo Advertiser* dit qu'un nommé Haskell a laissé au bureau de ce journal, l'autre jour, un œuf qui mesure sept pouces et trois quarts par six pouces, provenant d'une poulette (sic) Brahma.

Avec des poulettes comme ça on peut se passer de poules.

FAITS DIVERS.

Il y a trois ans, un vieillard du nom de Frédéric-Joseph Siegfried est mort aux Etats-Unis subitement et dans des circonstances qui ont éveillé des soupçons. Il possédait à sa mort environ \$12,000 et demeurait avec un de ses amis nommé Haeggi. Il paraît que cet ami lui a fait prendre de l'arsenic dans des remèdes, après avoir eu soin de faire passer un testament en sa faveur. Siegfried avait un fils et une fille qui ne purent le voir qu'une fois avant sa mort. Haeggi les empêchait de revoir leur père qui les demandait instamment.

Voilà trois ans que le vieillard est mort; les enfants ont fait faire l'autopsie du cadavre et les médecins ont découvert une quantité d'arsenic dans son corps.

Un journal de Cincinnati rapporte que le 3 avril courant pendant que l'église Saint-Patrice de Cincinnati, était remplie de monde, un jeune homme du nom de Thomas Quinn, qui était agenouillé dévotement dans l'allée principale et paraissait absorbé dans une lecture pieuse, se leva tout à coup et se précipita vers la porte. Comme il sortait, il aperçut un vieillard nommé Francis Stewart, âgé de plus de 80 ans. Aussitôt qu'il le vit, Quinn leva une de ses mains qui tenait un couteau et en frappa le vieillard au visage. Le vieillard tomba blessé très grièvement.

Quinn laissa le couteau sur le perron de l'église et s'en retourna tranquillement s'agenouiller à sa place dans l'allée. Il a été immédiatement arrêté, mais comme il a été reconnu atteint de folie, il sera envoyé dans un asile d'aliénés.

Le *Democrat* de Davenport, (Iowa) raconte que dernièrement un incident, aussi étrange qu'émouvant, a eu lieu en cet endroit. Le doux temps avait rendu la glace très-dangereuse, néanmoins, un conducteur de chevaux (team driver), nommé Martin P. O'Brien, célèbre par son adresse et son audace, n'en persista pas moins à traverser sur la glace avec ses chevaux. O'Brien se trouvait du côté de Rock Island, quand il vit tout à coup la glace se séparer, et une mare d'eau, d'environ cent pieds de largeur, apparut en face de lui.

Sans perdre un instant, il saisit les rênes, s'assit solidement sur son siège et lança ses chevaux au galop. Il avait un demi mille à faire, et jamais cette distance se fit plus rapidement. Arrivé près de l'autre rive, O'Brien se trouva en face d'une autre mare, mais sans hésiter, il envoya ses chevaux à la nage dans environ huit pieds d'eau et arriva enfin de l'autre côté de la rivière sain et sauf, rejetant l'eau, il est vrai, comme une éponge imbibée, mais remerciant le ciel d'en être quitte à ce prix.

**UNE HISTOIRE À L'USAGE DES CRIMINELS.**—Les Hindoux racontent qu'un voleur ayant été condamné à mort, eut recours à l'expédient suivant pour se sauver. Il fit venir le geolier et lui dit qu'il avait un secret de la plus grande importance à confier au roi.

Celui-ci, ayant appris cela, fit venir le voleur et lui demanda son secret. Le voleur lui dit qu'il connaissait le moyen de faire pousser des arbres dont les fruits seraient d'or pur. Le roi crut qu'il ne pouvait refuser de faire l'expérience de ce secret; il se rendit, avec ses ministres et le grand prêtre du royaume, dans un endroit choisi par le voleur pour l'expérience. Lorsque tout fut prêt, le voleur ayant accompli une suite de cérémonies d'une grande solennité, dit, en montrant un morceau d'or qu'il tenait à la main qu'il n'avait qu'à mettre ce morceau d'or dans la terre pour qu'il produisit un arbre de même nature, mais il ajouta: "Cela ne peut être fait que par une main qu'aucun acte malhonnête n'a souillé. Ma main n'étant pas sans tache, je vous passe le morceau d'or, dit-il, en se tournant du côté du roi."

Le roi prit le morceau d'or, hésita un instant et le remit à son premier ministre, en disant qu'autrefois, dans sa jeunesse, il avait souvent pris à son illustre père, sans lui en parler, des petites sommes d'argent, qu'il s'en était repenti, mais qu'il craignait que sa main ne fut pas assez nette.

Le premier ministre dit d'un air embarrassé: "On ne sait pas, des fois, on peut se tromper, surtout quand on a toujours les mains dans le coffre public, il vaut mieux ne pas risquer;" et il passa le morceau d'or à son voisin. Ils se le passèrent ainsi et finalement personne ne voulut consentir à le mettre dans la terre, ils avaient tous plus ou moins les mains tachées.

Alors le voleur dit d'une voix forte et grave: "Je crois, Votre Majesté, que tous les cinq nous devrions être pendus, puisqu'il n'y a pas un honnête homme parmi nous."

Le roi ne put s'empêcher de rire et donna au voleur sa grâce.

**ASSASSINAT D'UNE PRINCESSE.**—On a retiré dernièrement des eaux du Tibre, le corps de la princesse Chigi, que l'on présume, avec raison, avoir été assassinée par son amant, le prince ErbertoGiuglio Aldrobrandini, dans un accès de jalousie. Tous deux appartenaient aux meilleures familles nobles de Rome, et étaient cités pour leur beauté, leur fortune et toutes leurs belles et bonnes qualités. Ils devaient se marier prochainement. Avant son mariage, la princesse fit une retraite de 8 jours, chez les Carmélites, et quand elle sortit du couvent, elle était complètement changée. De joyeuse et expansive qu'elle était, elle devint triste et réservée, et s'éloigna des plaisirs. Finalement, pressée par sa famille et son amant, elle avoua avoir fait vœu, pendant sa retraite, de se retirer dans un couvent.

Cette détermination surprit sa famille et exaspéra son amant qui lui fit des scènes, à tel point qu'il dut rompre ses visites au palais Chigi.

Dernièrement néanmoins, la réconciliation semblait être rétablie. Les choses continuèrent ainsi jusqu'au jour fatal où la princesse fut trouvée assassinée. Ce jour-là, elle était sortie pour faire une promenade, et l'on suppose qu'elle rencontra le prince, qui l'aura de nouveau sollicité de renoncer à se faire religieuse, et que ne pouvant la faire revenir sur sa détermination, il l'aura tuée dans un moment de désespoir et aura ensuite jeté son corps dans le Tibre.

Un poignard richement ciselé, était plongé dans la poitrine de la princesse, quand son corps a été retrouvé.

Ce triste événement a plongé toute la noblesse romaine dans le deuil.

Un drame émouvant s'est déroulé il y a quelques jours, dans le 15e arrondissement de Paris, sur les toits d'une maison habitée par les époux T... Après douze ans d'une existence calme, Baptiste, le mari, devint d'un jour à l'autre d'une jalousie féroce. A partir de ce moment les scènes violentes se succédèrent et finalement, la situation devint tellement insupportable que Joséphine, la femme, résolut il y a quelques jours d'aller se réfugier chez une voisine demeurant sur le même carré. Baptiste, rendu

plus furieux encore par le départ de sa victime, entra avant-hier chez la voisine et le malheur voulut qu'il y trouvât sa femme seule. Il se précipita sur elle comme une bête fauve et lui serrant le cou entre ses doigts crispés, il essaya de l'étrangler. Joséphine cependant s'échappa de ses étreintes et, ne voyant aucun autre moyen de fuir, sauta sur l'appui de la fenêtre et de là sur le toit. Son mari la suit, pendant que la malheureuse pousse des cris perçants qui ne tardent pas à donner l'alarme.

Les voisins et plusieurs gardiens de la paix accourent; mais ils ne peuvent tout d'abord atteindre le mari qui s'acharne dans la poursuite de sa femme qu'il finit par arrêter. A ce moment, ils se trouvent tous deux sur un étroit cheneau; une lutte terrible s'engage entre eux. Craignant de les voir tous deux se précipiter dans l'espace, les voisins se hâtent de couvrir le sol de matelas, de paille, de toutes sortes de choses capables d'amortir une chute jugée inévitable. Baptiste vient de saisir sa femme par les cheveux et la lance... un cri d'horreur s'échappe de toutes les bouches. Cependant la femme ne tombe pas, elle reste suspendue; son persécuteur la ressaisit et va de nouveau la précipiter, quand un spectateur crie au mari: Vous voulez donc finir comme Troppmann?

A ces mots, le furieux s'arrête un instant puis ramène sa femme dans la chambre.

Le mari jaloux s'est laissé prendre sans résistance.

VARIÉTÉS.

Il y a quelque temps, une vieille dame d'environ 80 ans, se trouvant citée comme témoin, était assez impertinemment interrogée par l'avocat de la défense sur la clarté de sa vue.

—Pouvez-vous me voir? demanda-t-il.

La réponse ayant été affirmative, il ajouta:

—Mais comment pouvez-vous me bien voir?

—Comment? répondit la dame piquée, mais assez pour voir que vous n'êtes ni un nègre, ni un Indien, ni un homme bien élevé.

L'auditoire éclata de rire et l'avocat se tut.

En Louisiane, disait l'autre jour un officier public, les hommes sont comme les pipes d'écume de mer.—Pourquoi? lui dit son interlocuteur.—Parce que plus ils ont de couleur, et plus on les estime.

A la noce d'un couple de couleur, le ministre fit l'observation suivante: "Il est d'usage, en pareil cas, d'embrasser la mariée, mais dans ce cas-ci nous nous en dispenserons." Le nouveau marié répliqua fort à propos: "Il est d'usage, en pareil cas, de donner au ministre dix piastres, mais dans ce cas-ci nous nous en dispenserons."

Une jolie définition du veuvage:

Le veuvage a son mérite quand il commence, ses dégoûts quand il continue, et n'a tous ses charmes que quand il finit.

—Oncle Ulysse, pourquoi le soleil se couche-t-il le soir à l'ouest et se lève-t-il le matin à l'est? demandait un garçon de douze ans.

—Peuh! le premier imbécile venu pourra te le dire, mon enfant.

—Eh! c'est justement pour cela que je vous le demande, répliqua le gamin.

Oh! les enfants!

**UNE LEÇON DE COQUETTERIE.**—Ma fille, disait une maman de 35 ans, il est inutile de faire grande toilette pour aller à l'Opéra; tout le monde regarde la scène ou le parquet; mais quand je vais à l'église, oh! alors personne ne soigne sa toilette plus que moi.

**ASSURÉE.**—Un tendre époux ayant perdu sa femme, envoya le télégramme suivant à son ami: "Cher ami, ma femme bien-aimée vient de mourir. La perte est complètement couverte par l'assurance."

C'est la première fois que Camille va à l'école, la maîtresse lui fait lire son alphabet.

—Quelle est cette lettre-ci?

—Ça, c'est A.

—Et celle-ci?

—Eh ben! c'est F.

—Très-bien; et celle-là?

Bébé lève la tête et regardant la maîtresse avec des yeux adorablement effrontés:

—On m'a amené ici, c'est pour que vous m'appreniez à lire et pas pour que je vous apprenne, na!

Ajoutons au répertoire de Jocrisse un mot profond du cordon bleu de M. de Saint-Georges:

—Que faut-il servir maintenant, monsieur le marquis?

—Servez les poissons.

—Ils ne sont pas prêts...

—Comment cela se fait-il?

—Dame! vous savez, ce sont des harengs que je comptais mettre à la sauce moutarde... et c'est la première fois que je les prépare moi-même.

—Les avez-vous mis à dessaler?

—Depuis ce matin, dans un grand seau d'eau, et ils ne remuent pas encore!

Un monsieur entre chez un bonnetier et désire acheter six paires de chaussettes. Au moment où il va pour payer, réflexion faite:

—Gardez vos chaussettes et donnez-moi deux gilets de flanelle en place.

Le commis s'exécute et donne les deux gilets de flanelle, que le monsieur prend, et il s'apprête à partir sans payer.

Le commis le rappelle et lui fait remarquer qu'il oublie de payer.

—Vous payer quoi?

—Les gilets de flanelle.

—Mais je vous donne des chaussettes en place.

—C'est vrai, mais vous n'avez pas payé les chaussettes.

—Comment! vous voulez que je vous les paie? Ce n'est pas possible, puisque je ne les prends pas!

LISTE ADDITIONNELLE DES AGENTS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

St. Hermas.....	P. E. Clairoux.
Aylmer.....	Denis Bourgeau, fils
Grande Rivière (Gaspé).....	Jos. Oct. Sirois
Lanoraie et Lavallée.....	T. D. Latour
Les Cèdres.....	William Gendron
Memramcook N. B.....	M. le Dr. Rd. Boissy
St. Paulin.....	M. le Dr. W. Ferron
St. Hénédine.....	Ls. Didier Dion
Ste. Angèle de Monnoir.....	Bénonie Loisel
Ste. Anne du Saguenay.....	J. Petit, marchand

## SONNET.

(Imité de Shakspeare.)

A mon ami Jos. Marmette.

Si de mes rudes vers une page épargnée  
Revenait de l'oubli, daigne lui faire accueil  
Et la relire encore ; pardonne à mon orgueil  
D'avoir voulu prétendre à brillante lignée.

A n'avoir pas de nom ma muse est résignée ;  
Mais si tu me survis, alors que le cercueil  
Sera fermé sur moi, ne laissant aucun deuil,  
Évoque en ton esprit mon ombre dédaignée !

Et fais voir que j'ai jamais aux poètes du jour,  
Ceux dont la poésie a le meilleur contour,  
Que le temps maintient belle et toujours jeune.

Ne crains pas de leur dire : " il n'eut votre génie ;  
Mais je relis vos vers et les siens tour à tour,  
Faisant la part du style et celle de l'amour."

J. AUGER.

Québec, mars, 1872.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

## FRANCE.

Quarante-sept mille femmes d'Alsace et de Lorraine ont envoyé une pétition à Bismark, dans laquelle elles demandent que leurs pères et leurs fils soient exemptés, pendant quelques années, du service dans l'armée allemande.

On sait que la loi qui oblige les habitants de ces malheureuses provinces de servir dans l'armée prussienne devient en force l'automne prochain.

Le gouvernement français ayant résolu de protéger son industrie à tout prix et d'augmenter ses revenus par un tarif plus avantageux, a donné avis de son intention de mettre fin à ses traités. L'Angleterre est mécontente de cette résolution énergique de sa voisine, l'Italie, la Belgique et l'Espagne font aussi la grimace. Mais la France ne se laisse pas intimider, elle cherche son salut avant tout. Elle aurait bien tort de se gêner pour des nations qui l'ont toutes abandonnée et trahie.

## ANGLETERRE.

L'Angleterre s'aperçoit tristement de plus en plus qu'elle n'est rien depuis qu'elle a laissé écraser la France. Elle perd en ce moment tous les fruits de cette terrible campagne de Crimée qui lui a coûté si cher.

La Russie reconstruit Sébastopol, et la Turquie ouvre les détroits des Dardanelles et du Bosphore aux navires de guerre des puissances étrangères. Cela est arrivé par la réconciliation de la Russie et de la Turquie, réconciliation que la Turquie a cru nécessaire du moment qu'elle a vu qu'elle ne pouvait plus compter sur la France et l'Angleterre. Et cette pauvre Angleterre se plaint, mais ses plaintes ne font pas grand effet.

Il est certain, dit le *Journal des Débats*, que tous les fruits de la guerre de Crimée sont perdus du moment que Sébastopol redevient un port militaire ; mais comme la guerre de Crimée fut entreprise encore plus dans l'intérêt anglais que dans le nôtre, l'affaire regarde beaucoup plus nos voisins que nous.

C'est bien le moins que la France puisse faire que de se moquer un peu de son ancienne alliée.

Le jeune O'Connor, accusé d'assaut sur la reine, a été condamné à douze mois de prison et vingt coups de fouet. Il a été prouvé qu'il était à moitié insensé.

## TRAITÉ DE WASHINGTON.

C'est lundi dernier, le 15, que la Commission de Genève a dû commencer ses travaux relativement au traité de Washington. Comme nous l'avions prévu, les deux nations s'arrangent de manière à céder sans que ça paraisse. Les fameuses réclamations seront soumises, mais avec l'entente que la Commission n'en tiendra pas compte.

## PRUSSE.

La Prusse poursuit son œuvre d'unification, son but de domination.

On dit qu'elle veut profiter des troubles qui agitent encore l'Espagne pour revenir à son ancien projet de lui donner un roi. Cette fois ce serait le célèbre prince Frédéric-Charles.

On dit aussi qu'elle a conclu un traité avec l'Italie.

Victor-Emmanuel chercherait, dans cette alliance, une puissante protection contre l'Internationale qu'il craint, et contre la France qui ne manquera pas d'exiger le rétablissement du pouvoir temporel du pape, aussitôt qu'elle aura un gouvernement catholique.

Chose singulière ! cette alliance de la Prusse et de l'Italie qui paraît nécessaire pour que les prophéties se réalisent, serait déjà faite. Plusieurs journaux européens sont d'avis qu'en ven des menées ambitieuses de la Prusse, la Russie, l'Angleterre et l'Autriche seraient bien forcées cette fois de soutenir la France contre la Prusse, mais les combinaisons politiques varient rapidement, à cette époque. Toutefois il est évident que partout la situation est incertaine, pleine de périls.

## ITALIE.

Sa Sainteté Pie IX a refusé de nouveau le subsidie que lui offrait le gouvernement italien. Le grand pontife ne veut tre redevable en aucune façon au pouvoir qui l'a dépouillé.

La révolution a fait partout l'apothéose du fameux Mazzini,

et déposé ses hommages sur la tombe du grand révolutionnaire.

On peut dire que Mazzini a fait le dix-neuvième siècle, qu'il l'a inspiré et qu'il a inculqué ses idées dans l'esprit des rois comme des peuples. Il est mort avant d'avoir vu l'établissement de cette république universelle dont il a cherché la réalisation pendant cinquante ans par la parole, la plume et le poignard. Il était le père de la révolution, le protecteur des régicides, l'ennemi le plus puissant de la papauté. C'est lui, lui seul, dit un écrivain français, qui a travaillé sans trêve, ni repos à changer les bases fondamentales de la société européenne. Oh ! il avait semé, M. de Cavour, Napoléon III et M. de Bismark sont venus moissonner. Moitié par crainte, moitié par sympathie, l'Europe a fait à peu près tout ce qu'il a voulu. Il a voulu la démocratie au pouvoir et elle y est. Il a voulu la monarchie avilie pour être plus facilement abattue, et la monarchie s'est couverte de honte et est tombée dans le mépris universel. Il a rêvé la destruction de la souveraineté pontificale, et la souveraineté pontificale est détruite.

## ESPAGNE.

Comme nous l'avons remarqué, l'Espagne est encore dans l'agitation ; la royauté du fils de Victor-Emmanuel ne paraît pas lui avoir donné la paix. Les dernières élections ont été marquées par des émeutes et des soulèvements sérieux. Quatre ou cinq partis s'y disputent comme en France, le pouvoir. On y trouve des républicains, des radicaux, des partisans des anciennes monarchies. Quoique le ministère actuel ait obtenu une bonne majorité, Amédée cependant ne se fait pas illusion, paraît-il. L'attitude de la population l'effraie et lui donne envie de s'en retourner en Italie. C'est ce qu'il sera obligé de faire avant longtemps.

L. O. D.

## A CEUX QUI TROUVENT TOUJOURS A REDIRE CONTRE LES JOURNAUX.

Horace Greeley a frappé juste quand il a dit :

" Il est singulier de voir avec quelle attention on lit les journaux. Nous arrive-t-il d'écrire quelque chose qui ne soit pas du goût de quelqu'un, aussitôt nous en attendons parler, tout le monde s'en occupe. Mais si, au contraire, nous écrivons quelque chose de bon, tout le monde se tait, et nous n'en entendons pas souffler mot, cela semble passer inaperçu. Si nous comblons quelqu'un de louanges, il croit que nous ne faisons que rendre justice à ses mérites et il ne songe pas même à nous en remercier, à nous en tenir compte. Il ne croira jamais que cela puisse lui faire du bien, lui être de quelq'usage. Mais si vous avez le malheur de dire quelque chose qui déplaît à cet homme ou qu'il s'imagine devoir lui causer quelque préjudice, voyez comme il se monte et devient excité. Toutes nos fautes, pauvres journalistes, sont impitoyablement chargées à notre crédit, mais quant au bien que nous pouvons produire nous n'avons aucun droit que l'on nous en tienne compte."

M. Greeley aurait pu ajouter que souvent les journalistes sont obligés de faire des compliments à des orateurs qui leur ont pris leurs idées. Non seulement on critique sans cesse les journalistes ; non seulement on ne les paie pas, mais bien plus, on fait sa réputation en déclamant ce qu'ils écrivent, et on a bien soin dans ce temps-là de ne pas mentionner leurs noms.

## SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION MÉTROPOLITAINE.

A une assemblée de cette société, tenue le 4 courant, les messieurs suivants ont été élus Directeurs :

Narcisse Valois, marchand ; H. F. Rainville, avocat ; Joseph Brunet, conseiller-de-ville ; Alphonse Doutre, marchand ; Charles Desmarteau, conseiller-de-ville ; G. H. Dumesnil, syndic officiel ; J.-Bte. Jodoïn, bourgeois ; P. Crevier, marchand ; A. Brunet, avocat.

A la première assemblée des Directeurs, Narcisse Valois, écuier, a été élu Président, et H. F. Rainville, écuier, Vice-Président.

## NOUVEAU MUSÉE DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE À VIENNE.

Le musée des arts à Vienne, fut fondé en 1864, sous le patronage immédiat de l'empereur d'Autriche, et sur le modèle bien connu du musée de South-Kensington à Londres. En 1867, la bâtisse dans laquelle était alors placé le musée (la maison de bal impériale) se trouvant trop petite, on décida d'ériger un édifice convenable. La pierre fondamentale fut posée en 1868, et l'édifice actuel complété dans l'automne de 1871.

## L'AVEUGLE ET SON CHIEN.

Le bon chien ! il s'est trompé cette fois, son maître ne trouvera rien là, la maison est vide. Il a cru sans doute que là où il y a un chat sur le toit il y a du monde dans la maison, mais la présence du chat ne signifie rien, cette fois.

## LE MARCHAND DE GRAVURES.

Cette admirable petite esquisse de la vie du paysan d'Allemagne, ne demande aucune explication. La scène est présumée avoir lieu dans le Regenswald près de la partie sud-est du lac de Constance, dans le haut Tyrol, mais très rapprochée de la frontière de Wurtemberg.

Le lecteur remarquera les curieux costumes des femmes, moitié tyrolien et moitié souabe.

Le *Pionnier de Sherbrooke* a écrit un bon article pour démontrer que nous poursuivons une politique dangereuse en permettant que l'on détruise nos magnifiques forêts de pruche, dans le seul but d'enlever l'écorce de ces arbres pour l'exporter aux États-Unis, où l'on s'en sert pour tanner le cuir, qui est exporté au Canada.

LA BANQUE DU PEUPLE. — La Banque du Peuple a, depuis quelques jours, transporté ses bureaux dans le bel édifice qu'elle a fait construire, rue St. Jacques, à côté de la Compagnie Écossaise d'Assurance sur la vie.

Ce nouveau local, plus vaste et plus convenable que l'ancien, convient admirablement aux affaires d'une banque ; les divisions intérieures sont excellentes ; M. H. M. Perrault, un architecte de talent, a présidé à leur arrangement.

Fondée en 1835, par MM. Viger et DeWitt, avec un capital de \$600,000, la Banque du Peuple, toujours dirigée par des hommes capables et intelligents, prit d'année en année une importance croissante ; elle possède aujourd'hui un fonds de \$1,600,000, et est justement considérée comme une des meilleures et une des plus solides institutions financières de Montréal.

M. A. Trottier, qui a recueilli la succession de M. Lemoine, comme caissier de la Banque du Peuple, conduit les opérations financières de cette institution avec un tact, une sûreté de jugement, qui présentent les meilleures garanties aux actionnaires de la Banque.

## UNE NOUVELLE PROPHÉTIE.

L'*Univers* a rapporté, il y a quelques jours, des détails intéressants sur certaines révélations d'une humble femme qui habite le pays napolitain, appelée Palma. Malgré le soin qu'elle a pris de demeurer cachée, cette femme s'est vue peu à peu mise en lumière. Des prélats, des prêtres, des laïques pieux se pressent autour de son lit de douleur et l'interrogent. Quand l'obéissance lui en fait un devoir, elle répond, et ses paroles révèlent toujours une vaste et sublime conception.

Sans donner une importance considérable à des vues que l'Église n'a pas approuvées, je me permettrai cependant de citer, à titre de simple renseignement, d'autres détails plus précis et plus circonstanciés sur les événements dont, au dire de Palma, nous ne tarderons pas à être témoins.

Et d'abord Palma a vu dans le ciel une grande croix d'où sortaient huit rayons tombant sur la terre. Quatre de ces rayons étaient de miséricorde, quatre de justice. Les rayons de miséricorde éclairaient l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire la Turquie d'un côté, de l'autre l'Amérique ; au centre, l'Angleterre et les pays polonais et russes. Les rayons de justice frappaient la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Puis elle a dit qu'au mois de juillet prochain (il y a une date) l'Espagne, la France et l'Italie entreraient dans une phase de bouleversements horribles. Les royaumes d'emprunt des deux péninsules ibérique et italienne seront renversées. Sous le prétexte de relever ces monarchies, surtout celle de Victor-Emmanuel, qui a un traité avec Guillaume, et de rétablir l'ordre social que la politique de Bismark a si profondément troublé, les armées allemandes envahiront de nouveau la France et Paris sera châté une seconde fois et pris. Des luttes sanglantes épouvanteront le monde ; la Russie s'unira à nous ainsi que l'Amérique, l'Angleterre, et plus tard l'Autriche.

Les champs de bataille de l'Italie se couvriront de morts allemands, russes, français et italiens. Après des alternatives redoutables, les Prussiens seront vaincus, écrasés partout, et peu d'entre eux retourneront dans leurs foyers. Henri de France, acclamé par le peuple, régnera, et Pie IX rentrera à Rome pour y jouir des premiers jours du triomphe de l'Église.

Je le répète, c'est à titre de renseignements que je vous communique ces choses. L'Église se tait. Attendons.

## LE GÉNÉRAL FRÉMONT.

L'*Opinion Publique* publiait, il y a quelque temps, une lettre d'un missionnaire sur les arbres géants de la Californie, dans laquelle il était dit que le général Frémont était d'origine canadienne. J'ai lu quelque part cette même assertion et il importerait de savoir jusqu'à quel point elle est fondée.

D'un autre côté, maints écrivains affirment que le général Frémont est d'origine française. Ainsi, dans une fort jolie étude de X. Marmier, publiée dans un volume : *De l'Est à l'Ouest*, sur les voyages du célèbre explorateur, je lis que son père était d'une famille distinguée de Lyon, qui laissa la France lors de la révolution pour aller chercher un refuge dans les Antilles. Mais le navire à bord duquel il s'était embarqué, fut capturé par un vaisseau ennemi, et il fut conduit à la Jamaïque, où, après quelques années de captivité, il parvint à s'échapper et gagner le continent américain.

Le général Frémont, qui vit encore et habite la Californie, est l'une des plus grandes illustrations de l'époque en Amérique. Ses exploits audacieux, ses faits d'armes militaires, les immenses services qu'il a rendus à la civilisation et à la géographie, en pénétrant le premier dans des endroits réputés inaccessibles et en faisant connaître d'immenses régions explorées, lui ont conquis une renommée qui s'étend aux deux mondes. Un homme aussi important est une gloire pour la nationalité à laquelle il appartient, et qui ne serait pas fier de pouvoir le revendiquer, en toute connaissance de cause, comme l'un des nôtres ?

D'après le *Dictionnaire Généalogique* de l'abbé Tanguay, aucun Frémont n'avait fait souche en Canada jusqu'en 1700. Mais des familles portant ce nom sont venues ensuite s'établir dans le pays où elles comptent à présent de nombreux rejetons.

Je me permets de poser la question de l'origine du général Frémont à nos laborieux archéologues.

JOSEPH TASSÉ.

On lit dans le *Pionnier de Sherbrooke* :

Mardi matin, ceux qui se lèvent de bonne heure furent singulièrement étonnés de voir une longue trace de sang sur le Pont-Magog, en cette ville. La trace disparaissait vers le milieu du pont, au-dessus du pilier. Bientôt après on découvrit, flottant sur l'eau en cet endroit, un objet ayant l'apparence du cadavre d'une femme. On peut s'imaginer l'alerte causée par cette découverte inattendue. Le coroner fut notifié et les commentateurs commencèrent à aller leur train. Il était évident qu'un meurtre avait été commis, un horrible meurtre, dans notre petite ville pourtant si paisible. Heureusement, avant de convoquer un jury, les autorités firent de nouvelles perquisitions. On découvrit bientôt que ce cadavre supposé n'était ni plus ni moins qu'une botte de paille revêtue de hardes pour la circonstance. Le mannequin fut ensuite retiré de sa position critique, afin sans doute de ne point détourner l'attention des curieux et des passants. L'auteur, ou les auteurs de cet attentat ne sont pas encore connus. Quant au sang, un veau tué la veille avait été mis à contribution pour donner à cette affaire l'apparence d'un crime.

TRES-RÉV. B. DELORME, V.-G.  
D'ORÉGON CITY.

Nous croyons faire acte de reconnaissance en reproduisant les charmantes strophes suivantes d'un ami sincère du Canada, qui, après l'avoir visité avec une haute satisfaction, lui a rendu un si brillant hommage.

M. l'abbé Delorme est natif de Lyon, en France; il est depuis 25 ans missionnaire à l'Orégon. En 1869, il accompagna comme théologien son Archevêque, Mgr. T. V. Blanchet, au Concile du Vatican; il y invoqua de tous ses vœux la déclaration du Pape infailible. Ce savant abbé est auteur d'un excellent ouvrage en vers alexandrins, sur les beautés des Saintes Ecritures, et sur les combats et les victoires de l'Eglise, qui a pour titre l'Homme-Dieu.

Nous voudrions avoir l'avantage de donner ici une appréciation détaillée de cet ouvrage si chrétien. Nous regrettons sincèrement qu'un si petit nombre d'exemplaires soit en ce pays; un pareil ouvrage devrait figurer au premier rayon dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

L'ABBÉ MALO.

#### HOMMAGE AU CANADA.

Sur l'air de la chanson des LOUIS D'OR.

Je les ai vus ces beaux rivages  
Que les Cartiers et les Champlains,  
Malgré mille hordes sauvages,  
Ont parcourus en souverains.  
J'ai vu ces forêts qui fournissent  
Des vaisseaux à toutes les mers  
Et ces campagnes où mûrissent  
Riches moissons et fruits divers.  
Puis, rencontrant partout la vie  
Sur ce sol que Dieu féconda,  
Je m'écriai, l'âme ravie :  
"Je te salue, ô Canada."

J'ai contemplé ces lacs limpides.  
Dont l'œil en vain cherche les bords,  
Et qui, portant des nefs rapides,  
Les voient affluer dans leurs ports.  
J'ai vu ce fleuve magnifique  
Qui plonge en un gouffre béant,  
Puis s'avance vers l'Atlantique  
Avec l'allure d'un géant.  
De quels superbes paysages  
Le ciel créateur vous borda,



RÉV. B. DELORME, VICAIRE-GÉNÉRAL D'OREGON CITY.

Vous que chanteront tous les âges,  
Fleuves et lacs du Canada!

J'ai visité ces grandes villes.  
Québec, Toronto, Montréal,  
Et vous qu'au loin des mains habiles  
Ont fait surgir du sol natal.  
Combien surtout ces sanctuaires,  
D'où partent pour monter aux cieux  
Les vœux, les chants et les prières,  
Ravissent le cœur et les yeux!

C'est la ferveur qui les décore :  
Mais quel bon peuple les fonda ?  
Et qui donc en élève encore ?  
Ce sont le fils du Canada.

Lorsque la généreuse France  
Ici planta ses étendards,  
Le saint drapeau de l'espérance  
Fut arboré de toutes parts.  
Et depuis lors l'arbre mystique,  
Dont le feuillage vénéré

Protège la foi catholique,  
Dans ces climats a prospéré.  
Hérauts du Christ, vous dont le zèle,  
Qu'un souffle divin seconda,  
Y porta la Bonne Nouvelle,  
Soyez bénis du Canada!

Vous qui reflétez leur image  
Et qui marchez au même but,  
De mon respectueux hommage  
Veuillez accueillir le tribut.

Dignes prélats, prêtres modèles,  
J'ai vu quels soins et quel amour,  
Pour les pécheurs et les fidèles,  
Vous manifestez chaque jour.  
Loïn d'user pour un gain fragile  
Des dons que Dieu vous accorda,  
Vous faites régner l'Evangile :  
Gloire au clergé du Canada!

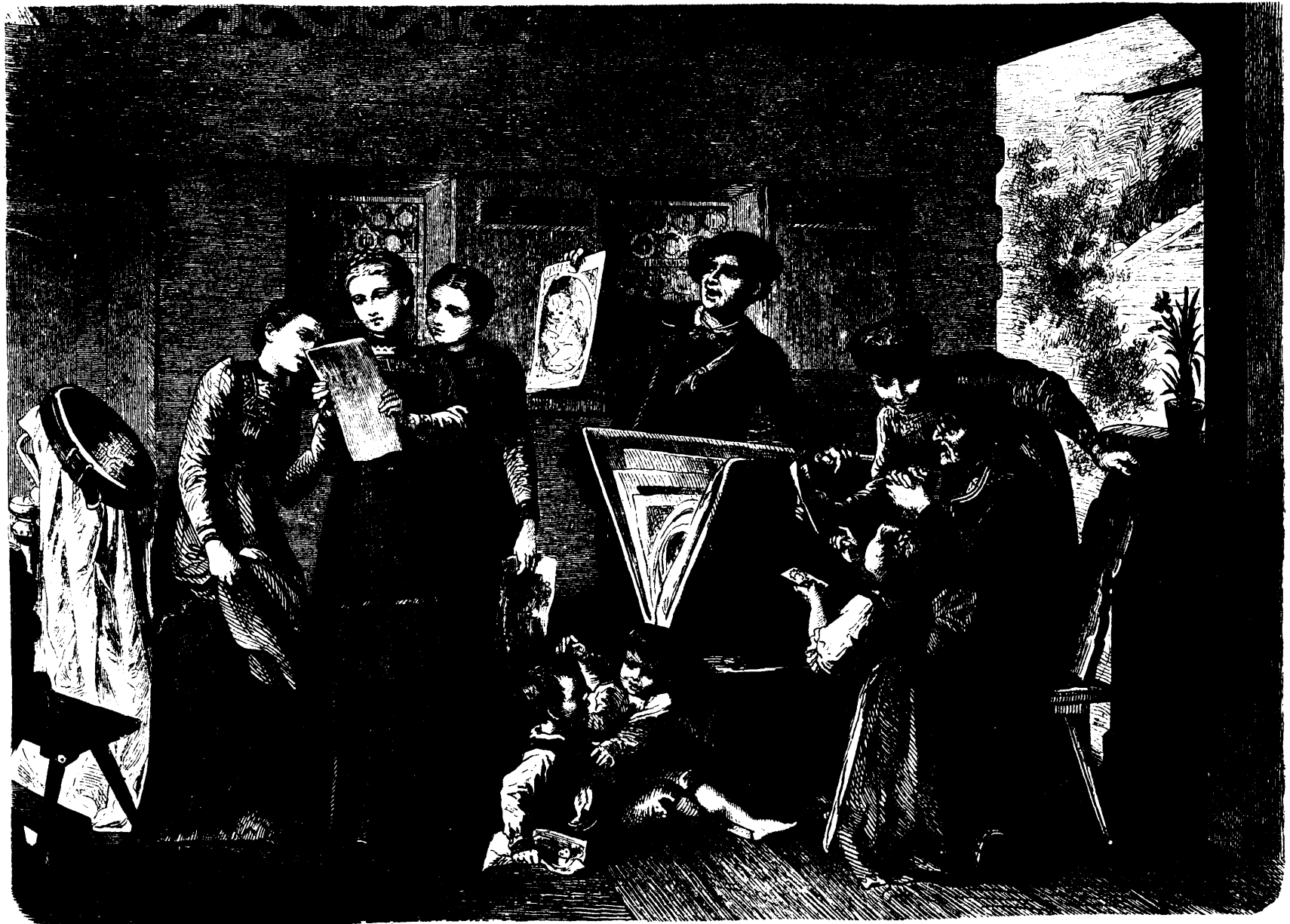
Je n'oublierai point ces hospices  
Où l'orphelin sèche ses pleurs,  
Et qui, sous de nobles auspices,  
S'ouvrent pour toutes les douleurs,  
Ni ces écoles d'où l'enfance  
Rapporte l'amour du devoir  
Et qui mènent l'adolescence  
Puiser aux sources du savoir.  
Auteurs de tant d'œuvres si belles,  
A les créer Dieu vous aida,  
Et vous les rendez immortelles,  
Frères et Sœurs du Canada.

Issus d'ancêtres héroïques,  
Enfants des bords du St. Laurent,  
Vous conservez les mœurs antiques  
Et la valeur du peuple Franc.  
La vieille Europe a vu ces braves  
Qui, pour venger d'augustes droits,  
Allaient sous le nom de Zouaves,  
Combattre en guerriers de la Croix.  
L'impie en vain rugit de rage :  
Non, rien jamais n'intimida  
Leur loyauté, ni leur courage.  
Honneur aux preux du Canada!

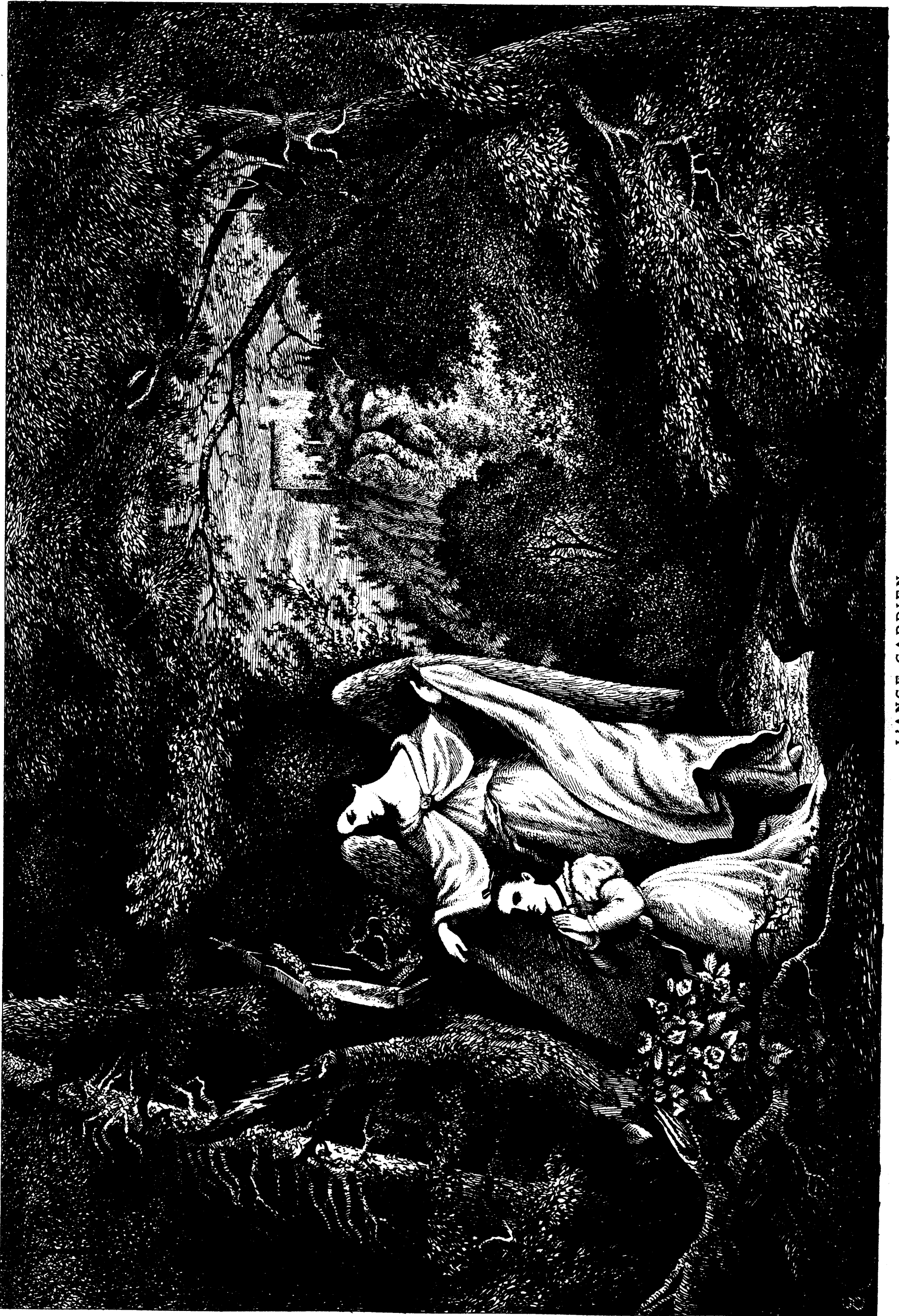
Aimez le sol qui vous vit naître :  
Car la paix règne en vos climats,  
Et vous voyez votre bien-être  
Braver l'aspect des longs frimas.  
Un nouvel ordre a pris naissance :  
Oh! loïn de vous les factions!  
Allez, marchez, jeune Puissance,  
Au rang des grandes nations.  
Soyez chrétiens comme vos pères,  
Et le pouvoir qui les guida  
Fera briller des jours prospères  
Sur l'horizon du Canada.

ENVOI.

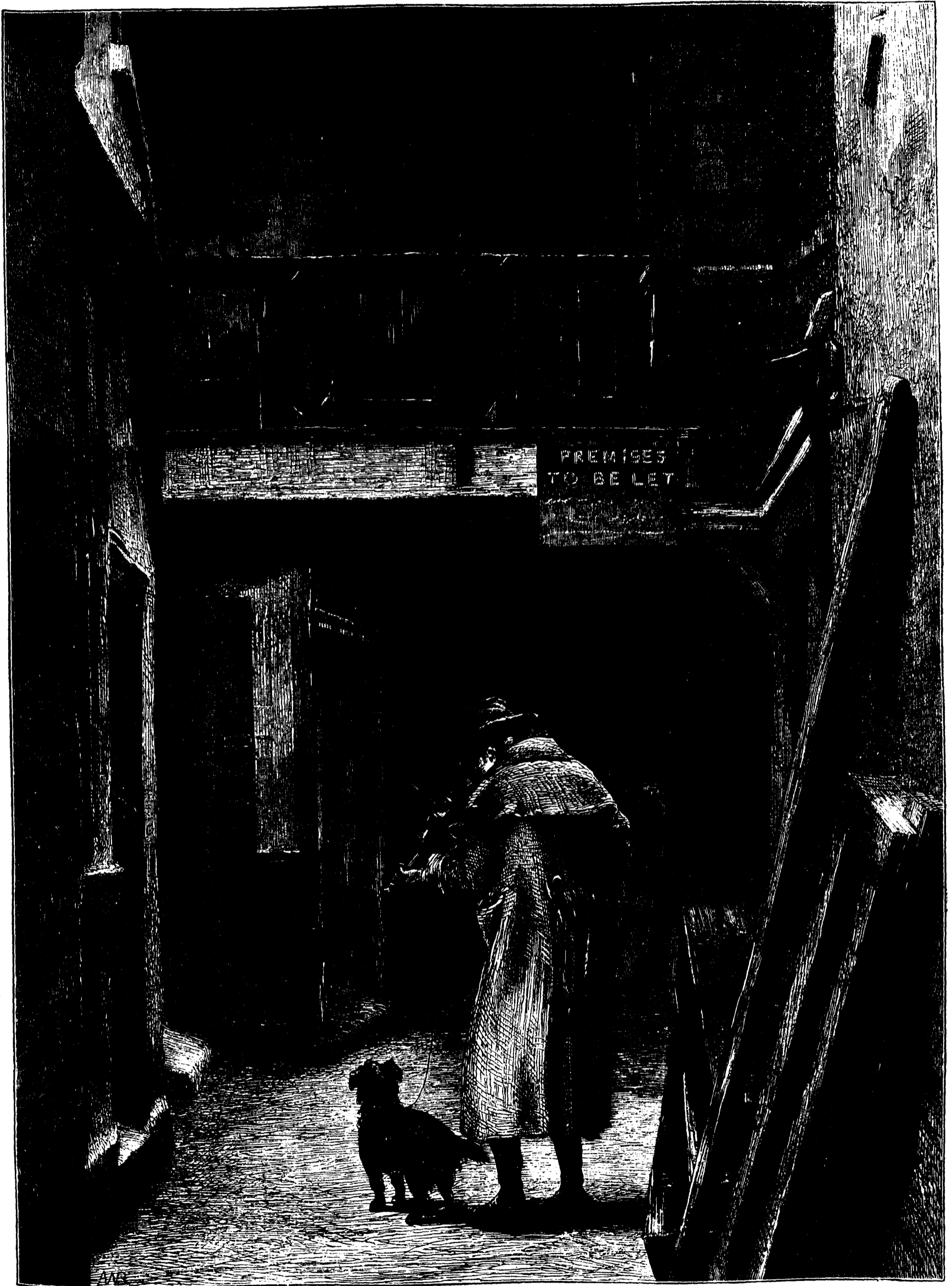
Vous qu'une muse familière  
M'inspire en un transport bien doux,  
Vers cette rive hospitalière  
Partez, mes chants, envolés-vous.  
Près de ce peuple qui s'apprête  
A s'illustrer dans l'avenir  
Soyez mon fidèle interprète  
Et portez-lui mon souvenir.  
Dites : "En nous voyez un gage  
" Que l'amitié lui demanda.  
" Il emprunte notre langage  
" Pour célébrer le Canada."



LE MARCHAND DE GRAVURES.



L'ANGE-GARDIEN.  
PAR BOHUSLAV KRČOUA.



L'AVEUGLE ET SON CHIEN.—PAR A. W. BAYES.





NOUVEAU MUSÉE DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE, A VIENNE.

Tous ceux de nos abonnés qui désireraient avoir les numéros 2 et 3 du vol. II de l'*Opinion Publique*, pourront les avoir en s'adressant à l'administration de notre journal.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 18 AVRIL, 1872.

### A VIS.

M. Faucher souffrant d'une grave maladie, nous sommes forcés d'interrompre quelque temps la publication de ses légendes. Heureusement que nous avons sous la main un charmant récit que nos abonnés liront avec intérêt. Il est de M. Fréchette.

### ÇA ET LÀ.

On dit que l'hon. M. Archibald qui vient de laisser la province de Manitoba où il était gouverneur, va être fait juge de la Cour Suprême aussitôt qu'elle sera établie; on ne connaît pas encore son successeur au Nord-Ouest. C'est M. le juge Johnson qui administre la province par *interim*; il l'administre un peu de loin,—il est à Montréal—mais les choses vont si bien dans ce pays-là, que ça marche tout seul.

L'hon. M. Girard est revenu lui aussi; les soucis du gouvernement et les ennuis du Nord-Ouest ne l'ont pas vieilli; il est étonnant comme tous ceux qui viennent du Nord-Ouest ont une bonne apparence. Le ministre méthodiste le plus biblique en reviendrait avec des couleurs, s'il y allait. Mais il n'y a pas de danger que ces messieurs y aillent, c'est trop loin pour leurs femmes et leurs enfants.

M. Molleur, représentant du comté d'Iberville à la Chambre locale, construit en ce moment un aqueduc pour la ville de St. Jean. Le parti conservateur craint qu'il ne se serve de cet aqueduc pour des fins politiques, qu'il inonde le comté par exemple, à l'approche de M. de Bellefeuille, comme firent autrefois les habitants d'Armsterdam pour obliger Louis XIV à rebrousser chemin avec son armée.

M. Oscar Dunn est bien mieux; on dit que c'est M. Provancher qui l'a guéri en chassant tous les esprits tristes qu'il y avait en lui. Le fait est que s'il y avait en Angleterre plusieurs hommes comme Provancher, le *spleen* tuerait moins de monde.

Quelqu'un lui demandait, l'autre jour, si les arbres étaient aussi gros qu'on disait dans la Colombie. Si ce qu'on m'a dit est vrai, ils sont encore plus gros que ça, dit Provancher; il paraît que des Américains ayant entrepris de faire le tour d'un de ces arbres furent obligés de retourner sur leurs pas, parce qu'ils manquèrent de provisions.

### L'HON. M. CHAUVEAU.

On dit que l'intention de M. Cartier est de faire entrer M. Chauveau dans le cabinet fédéral aussitôt qu'on pourra le remplacer à Québec. Nous avons déjà exprimé l'opinion que ce serait un heureux événement pour le parti conservateur. L'expérience que M. Chauveau a acquise depuis qu'il est premier ministre à Québec, les progrès qu'il a faits dans la science politique, et l'avantage qu'il possède de parler si bien les deux langues rehausseraient notre prestige dans le cabinet.

Lotbinière possède deux établissements industriels d'une grande importance, une fonderie et une tannerie, la première, sous la direction de M. Henri Bernier, et l'autre sous celle de M. Edouard Piché. Les produits qui sortent de ces fabriques sont d'une excellente qualité.

La *Minerve* marche à grands pas sous l'habile direction de M. Dansereau. La voilà rendue sur la rue Notre-Dame, dans une belle et grande maison en pierre de taille à quatre étages. Pauvre rue St. Vincent si illustre par ses souvenirs! tout le monde l'abandonne, elle ne sera bientôt plus que le repaire des avocats, des huissiers, et de la comédie infernale!

M. J. B. Rolland commence à avoir peur dans son magnifique magasin; si c'était à refaire, il ne bâtirait pas sur la rue St. Vincent. Si les murs des anciens bureaux de la *Minerve* voulaient parler, ils diraient bien des choses.

Disons en passant que ces bureaux n'étaient pas tout à fait aussi beaux que les appartements des Tuileries; le spectacle qu'ils offraient n'était pas des plus poétiques; c'est à peine si on pouvait apercevoir la tête des rédacteurs dans des monceaux de papiers jaunes et sales.

Il fallait évidemment des hommes de ressources pour faire pousser des idées là dedans. Tout cela prouve que les temps sont bien changés; on peut être propriétaire et même rédacteur de journal maintenant et avoir l'air d'un homme comme il faut.

La visite de Sir George au collège Masson, a été un événement pour cette maison. On lui présenta une adresse qui faillit mettre le feu à sa cravate, tant elle était enflammée. Puisse cette visite avoir convaincu d'avantage l'honorable baronnet

de la nécessité de nous donner une éducation pratique! Les chemins de fer, les canaux, les manufactures même, tout cela c'est bien beau, mais sans une éducation plus pratique, tout cela ne profitera guère au Bas-Canada.

Si nos hommes publics avaient pensé à cela depuis quinze ans, il y aurait plus de collèges, comme celui de Terrebonne, pour leur présenter des adresses, et ils mériteraient encore plus les éloges renfermés dans ces adresses.

### INDUSTRIE.

Je ne sais si M. Varin, qui écrit dans le *Constitutionnel* de bonnes choses en faveur de l'industrie, veut parler de moi; mais comme ce pourrait être, je me crois obligé de lui dire que je n'ai jamais prétendu que les cultivateurs devaient laisser leurs terres, l'hiver, pour travailler dans les manufactures; du moins je n'ai jamais voulu aller aussi loin que cela. Seulement, j'ai émis l'opinion que si nous avions des manufactures, beaucoup de fils de nos cultivateurs qui partent pour aller travailler dans les manufactures étrangères, resteraient ici, et pourraient, pendant l'hiver, gagner leurs dépenses et même de quoi augmenter, peut-être, le bien paternel ou s'acheter, pour eux-mêmes, des terres dans la forêt. Qu'on trouve moyen de garder la population ici, en lui donnant de l'ouvrage à cœur d'année, par l'établissement des manufactures, et l'agriculture, loin d'en souffrir, s'enrichira, et trouvera même les bras qui lui manquent. On dit quelquefois, mais puisque les bras manquent déjà, ils manqueront davantage si vous en employez un aussi grand nombre dans les manufactures. C'est une singulière erreur. N'est-il pas évident que si vous gardez la population d'un pays en augmentant la richesse publique, vous augmentez par là même le chiffre de toutes les classes de la société et surtout de la classe agricole. Si par exemple on avait, dans le pays, les 600,000 Canadiens-Français qui sont aux Etats-Unis, croit-on qu'ils seraient tous dans les manufactures, et que la moitié, au moins, ne serait pas sur des terres aujourd'hui?

### RIMOUSKI.

La lutte à Rimouski est entre M. Alexandre Chauveau et le Dr. Fiset, M. le Dr. Pelletier ayant résigné. Elle va être chaude. Le Dr. Fiset a lancé une adresse vigoureuse dans laquelle il déclare qu'il est conservateur, mais qu'il trouve que la transaction intervenue entre le gouvernement local et M. Gosselin est un affront pour le comté.

L'adresse du Dr. Fiset dénote un homme d'honneur et de talent.

M. Chauveau a pour le recommander des influences de famille considérables, un nom puissant, et ce qui vaut mieux une jolie réputation d'habileté comme homme politique et comme avocat.

Qu'on élise l'un ou l'autre, on aura au moins dans les deux cas un représentant qui comptera. Puissent tous les comtés en faire autant aux prochaines élections! Car nous continuons de répéter ce que nous avons dit depuis deux ans: élisez qui vous voudrez, mais au moins élisez des hommes qui vous fassent honneur, qui donnent aux autres provinces une bonne opinion du Bas-Canada. Qu'on n'élise pas le premier venu, mais qu'on cherche, qu'on s'entende pour trouver les hommes capables qui se tiennent dans l'obscurité en attendant que le peuple apprécie leur mérite. Qu'on élise quelques jeunes gens de talent; il en faut.

On devrait offrir une récompense au gouvernement qui nous donnera un juge à Montréal, d'eux-mêmes. De la justice, de l'éducation pratique et de l'industrie, voilà ce qu'il nous faut à tout prix.

A propos de justice, quand aurons-nous un gouvernement qui réorganisera une bonne fois nos tribunaux sans se soucier de ce que cela coûtera?

Nous voudrions bien savoir par exemple, pourquoi la Cour d'Appel ne serait pas organisée de façon qu'elle rendrait ses jugements, avant qu'elle ait oublié complètement les plaidoiries.

Qu'on rende jugement immédiatement, après avoir entendu les causes comme on fait en Angleterre et en France, c'est peut-être trop fort, mais au moins durant chaque terme, il devrait y avoir huit ou neuf jours pendant lesquels les juges délibéreraient ensemble, ce qu'ils ne font pas, et rendraient jugement dans le plus grand nombre des causes.

### L'HON. M. ROYAL.

L'hon. M. Joseph Royal qui vient d'entrer dans le ministère de Manitoba, est en ce moment à Montréal. Il porte bien sa dignité et ne paraît pas être surpris d'être arrivé. Ministre à Manitoba, à son âge, c'est déjà beaucoup, mais M. Royal n'en restera pas là. Il a la volonté de parvenir et il a le talent et la diplomatie nécessaires pour cela. C'est un journaliste de plus qui arrive, et tant mieux. M. Royal a été l'un des fondateurs de l'*Ordre*, et rédacteur de la *Minerve* et du *Nouveau-Monde*; il a fait des travaux littéraires importants et exercé par ses écrits une influence considérable sur l'opinion publique. Il n'y a pas de doute qu'il sera bientôt l'homme important du Nord-Ouest.

### INDUSTRIE.

La *Gazette de Sorel* fait de grands éloges des établissements

industriels de MM. Beauchemin et de MM. Pontbriand et Belterose. Les MM. Ralston possèdent à Berthier une tannerie importante et des moulins considérables; leurs progrès sont très rapides.

Nous applaudissons à la bonne habitude que plusieurs journaux ont prise de faire connaître tous ceux qui se distinguent par leur esprit d'entreprise dans les villes et les campagnes. C'est l'époque où le gouvernement et le peuple doivent s'intéresser d'une manière toute spéciale aux succès des hommes d'industrie.

Nous avons reçu de M. David Lefebvre, instituteur de la paroisse de St. Ursule, une correspondance intéressante et bien écrite sur l'état de l'éducation dans la campagne. Une expérience de vingt-quatre années d'enseignement lui permet de traiter cette question avec connaissance de cause.

Après avoir parlé de la négligence des parents à envoyer leurs enfants à l'école, il dit que malheureusement ils commettent une autre faute sérieuse, c'est de ne pas donner à leurs enfants les moyens d'entretenir et de développer le peu d'éducation qu'ils avaient puisée à l'école.

L. O. DAVID.

### SESSION.

Après le discours du Trône est venue l'adresse qui a été proposée par M. Nathan de la Colombie et secondée par M. Carter, le nouveau député pour Brome, qui a bien parlé et dit que l'Angleterre avait dans le traité de Washington méconnu nos droits.

M. McKenzie s'est alors levé pour faire connaître l'opinion de l'opposition sur le discours du Trône et les questions qui y sont mentionnées. Il a commencé par déclarer qu'il n'avait pas d'objection à l'entrée de la Colombie dans la Confédération. Ce contre quoi il proteste ce sont les conditions qu'elle y met, la construction du Chemin de fer du Pacifique, par exemple.

Il s'est surtout appliqué à démontrer que la conduite du gouvernement relativement au Traité de Washington était contradictoire; il a rappelé les paroles de M. Langevin et de M. Howe blâmant ce traité, et a demandé comment le gouvernement pouvait approuver Sir John d'avoir signé un traité qu'en sa qualité de ministre il paraît condamner comme tous ses collègues.

Sir Francis Hincks a dit que cela était possible, que Sir John n'avait pu en sa qualité de commissaire du gouvernement anglais, refuser de signer ce traité, mais qu'il pouvait, comme membre du gouvernement canadien, agir autrement, que d'ailleurs après des explications on en était venu à une entente avec l'Angleterre.

M. Holton ayant sollicité Sir John de dire comment il se fait que dans une question si importante pour nous, il n'a consenti à recevoir des instructions que de l'Angleterre et n'agir que pour elle, Sir John répondit qu'il attendrait la discussion qui viendra devant la Chambre, lors de la production des documents, pour expliquer sa conduite.

M. McDougall a dit qu'il approuvait le traité de Washington, que des sujets loyaux, des colons surtout, ne pouvaient faire autrement que de signer un traité voulu par Sa Majesté, que pour refuser il faudrait changer notre position de colonie, ce qu'il n'était pas prêt à approuver. C'est le même M. McDougall qui parlait, il y a quelques jours, en faveur de l'Indépendance. Expliquera qui pourra ces contradictions étranges. Il paraît que c'est comme dans la chanson des canotiers: en entrant dans le Parlement, on change de peau et on devient des gens comme il faut.

Le fait est que dans cette séance il y a eu plus de tactique que de principes, plus de chicane que d'éloquence. Il faut attendre que Sir Galt en vienne aux mains avec Sir John pour savoir à quoi s'en tenir sur cette épineuse question du Traité de Washington.

Félicitons en passant, M. Masson, membre pour Terrebonne, d'avoir blâmé en termes énergiques M. McKenzie qui avait traité Riel de *chef de bandits*. "Ce n'était pas un chef de bandits, s'est écrié M. Masson, mais le chef d'une population à laquelle on avait été forcé d'accorder des droits politiques semblables à ceux dont jouissent toutes les autres parties de la Confédération."

L. O. DAVID.

### CHICAGO.

Plusieurs jeunes gens ont formé une société littéraire sous le nom de "Lycée des jeunes gens de Chicago," et réussissent au-delà de toute espérance. Ils ont un commencement de bibliothèque et reçoivent plusieurs journaux anglais et français du Canada.

Honneur à ces jeunes gens! C'est par de pareilles institutions qu'ils se rendront capables d'honorer le nom canadien sur la terre étrangère.

Nous avons reçu trop tard pour ce numéro une correspondance de Québec, signée L. P. H.

Dans le comté de Joliette, les conservateurs espèrent que M. Baby consentira à se présenter aux prochaines élections. On dit que M. Godin n'entreprendrait pas la lutte contre lui.

## UNE TOUFFE DE CHEVEUX BLANCS.

Récit.

I.

A BORD DU "QUEBEC."

Le couchant luit là-bas comme un vaste incendie ;  
Le soleil sur les flots sème un rayon mourant ;  
Les derniers bruits du jour chantent leur mélodie,  
Et dressant fièrement sa carène hardie,  
Le Québec fend au vol les eaux du Saint-Laurent !

Dans l'été de 1870, je fis un voyage à Québec ;—je demeurais alors à Chicago.

Après un court séjour dans "l'ancienne capitale," nom que se donne volontiers la vieille ville de Champlain, je me rembarquai, par une superbe soirée de la fin d'août, sur le Québec, l'un des magnifiques palais flottants de la Compagnie Richelieu, qui font le trajet du Saint-Laurent, entre les deux grandes villes du Bas-Canada.

Je laissais derrière moi bien des souvenirs et bien des amitiés. J'avais une pointe de tristesse, et j'allai masser le front du vaisseau, seul au milieu de la foule, pour jouir du coup d'œil vraiment merveilleux que présentent, au-dessus de Québec, les rives du plus beau fleuve du monde.

Les passagers étaient nombreux. La saison des eaux tirait à sa fin, et de brillants essaims de jolies femmes et de touristes désœuvrés circulaient autour de moi, riant, causant, gazouillant ; gais et frivoles. C'était, dans toute la force du terme, ce qu'on peut appeler une charmante société.

Cependant, plongé que j'étais dans une de ces profondes rêveries que fait naître, au fond de l'âme, la vue d'horizons autrefois familiers, personne n'avait encore particulièrement attiré mon attention, lorsque je remarquai, à deux pas de moi, un voyageur qui, à demi appuyé sur le bastingage, semblait absorbé dans la contemplation de quelque objet lointain qu'il paraissait n'entrevoir que difficilement, sur la rive droite du fleuve, à quelque distance au-dessus de la gare du Grand-Tronc, à la Pointe-Lévis.

Nous remontions rapidement le courant, et l'attention de mon inconnu semblait redoubler à mesure que nous nous éloignons. Il sortit même une jumelle de sa poche, et avec une ténacité qui dénotait un intérêt plus qu'ordinaire, il la tint longtemps braquée dans la même direction.

Enfin, quand il ne lui fut plus possible de rien distinguer, il regarda vaguement autour de lui, poussa un soupir, remit la jumelle dans la poche de son paletot de voyage, et passa furtivement le revers de sa main sur ses yeux, comme pour essuyer une larme.

Cet homme était mis avec goût, mais sans recherche. Il avait l'air dégagé, sans affectation. A part une grande pâleur qui faisait encore ressortir l'ardente fixité de son regard, il n'avait, en apparence, rien de bien digne de remarque.

Je me trompe. Il avait une particularité. Bien qu'il me parût avoir tout au plus la trentaine, on remarquait derrière son oreille droite, une touffe de cheveux tout blancs, qu'un kossuth à larges bords ne parvenait à dissimuler qu'à moitié.

Du reste le premier venu. Je l'examinais avec cette indifférence que les voyageurs isolés ont presque toujours à l'endroit des uns des autres, lorsqu'ils sont en grand nombre. Si j'avais été seul avec cet homme, il m'aurait probablement intéressé. Mais il y avait foule autour de nous.

Cinq minutes après, je n'y pensais plus. . . La soirée fut joyeuse.

Le son du piano attira bientôt toute la société au salon. Les mesures vives et cadencées d'un quadrille ou le rythme entraînant de la valse, arrivait par intervalles jusqu'à moi, mêlé au clapotement doux et monotone des grandes roues du Québec, plongeant dans la vague.

Tout à coup une voix de jeune fille, au timbre frais et sonore, chanta cette délicieuse romance de madame Émile de Girardin :

Il a passé comme un nuage,  
Comme un flot rapide en son cours,  
Et mon cœur garde son image  
Toujours !

Puis quelqu'un tira du clavier les notes suaves du *Home sweet Home* de Thalberg. . .

Vous avez lu ces beaux vers de Victor Hugo intitulés *La pente de la rêverie*. Eh bien, cette voix de femme, cette incomparable mélodie que je n'ai jamais pu entendre sans me sentir ému, m'avaient fait mettre le pied sur ce terrain glissant, et c'est à peine si je m'aperçus des quelques minutes d'arrêt que nous fîmes à Batiscau et à Trois-Rivières.

Enfin, il était bien onze heures sonnées, lorsqu'une main se posa sur mon épaule, et que j'entendis la voix toujours si gaie du capitaine LaBelle qui me disait :

—Tiens, vous voilà ! Je vous cherche depuis dix minutes. Allons, descendons !

—Pourquoi faire ?

—Pour souper, parbleu !

Je me laisse aisément convaincre par un bon argument, et celui-là était sans réplique.

—Voilà, répondis-je ; et nous partîmes bras dessus, bras dessous.

Je ne sais trop comment cela se fit, mais en descendant les escaliers qui du salon condui-

sent à la salle à manger, je songeais involontairement à cette touffe de cheveux blancs que j'avais remarquée derrière l'oreille de mon inconnu.

Le souper,—ou mieux le *Réveillon*, pour me servir du terme canadien,—n'est pas chose régulière, officielle à bord du Québec. C'était une gracieuse attention de la part du capitaine, à quatre ou cinq privilégiés, parmi lesquels je reconnus, avec une certaine satisfaction, mon étranger qui se trouva placé à table, juste en face de moi.

Après les présentations d'usage, et tout en faisant la part de son appétit et du bon vin de notre aimable amphitryon, chacun commença par hasarder son petit mot, et bientôt la conversation s'engagea sur toute la ligne, aiguillée par une petite pointe de champagne.

—Vous êtes étranger, monsieur ? dis-je en m'adressant à mon vis-à-vis, et en choquant mon verre contre le sien.

—Oui et non, monsieur. C'est à dire que je suis né au Canada, mais qu'il y a à peu près vingt ans que j'en suis parti. Je demeure actuellement dans la Louisiane.

—Vous devez avoir quitté le pays bien jeune, dans ce cas ; car on vous donnerait à peine trente ans.

—Je ne suis pas encore très-jeune, en effet, reprit mon interlocuteur en vidant son verre. Puis, se tournant la tête de manière à nous laisser apercevoir cette particularité que j'avais déjà remarquée :

—Bien que j'aie des cheveux blancs, ajouta-t-il.

—Tiens, dit le capitaine, une seule touffe toute blanche, c'est singulier.

Tout le monde s'était penché en avant pour regarder, et j'ouvrais la bouche pour donner cours à ma curiosité, lorsque le voyageur reprit en souriant tristement, et sans attendre ma question :

—Oh ! ce n'est pas un signe de vieillesse ; cela date de trop loin. J'étais bien jeune. Un incident étrange, voilà tout.

—Une histoire ? Contez-moi cela.

—Je le veux bien, si cela peut vous intéresser. Mais, puisque nous avons fini de souper. . .

—Montons sur le pont, dit le capitaine. Et avec cette urbanité cordiale et sans façon qui le distingue, il nous passa une boîte d'excellents havanes, en disant :

—Voici des cigares ; servez-vous, messieurs.

Cinq minutes après, nous étions sur la dunette, par un clair de lune magnifique, écoutant avec intérêt notre camarade de voyage, qui, après s'être enfoncé les mains jusqu'aux coudes dans les poches de son long paletot gris, et s'être juclé les pieds sur le dossier d'une bergère, à la façon yankee, commença son récit.

## II.

## SCÈNES D'ENFANCE.

O these are Voices of the Past,  
Links of a broken chain,  
Wings that can bear me back to Times  
Which cannot come again :  
Yet God forbid that I should lose  
The echoes that remain.

ADELAÏDE A. PROCTER.

—Je suis né à la Pointe-Lévis, messieurs.

A cet endroit de la ville, où se trouvent les immenses docks du St. Laurent, et qu'on appelait autrefois l'Anse Patton, au pied de la falaise, à moitié perdu sous les grands ormes comme un nid sous la feuillée, s'élevait un joli cottage blanc avec jalousies vertes.

Avant que le Grand-Tronc eût jeté là ses rails de fer, les grandes marées venaient jusque sous les fenêtres déposer leurs ajoncs, et lécher les touffes de verdure qui perçuaient çà et là autour des pierres du solage.

La maison paternelle, le toit où l'on a vu le jour, comme disent les romances, laisse toujours une empreinte ineffaçable dans la mémoire de l'homme. Quoique bien changés maintenant, je n'ai pu revoir sans émotion, ces lieux où j'ai goûté les fruits les moins amers de la vie, où se sont écoulés mes jours d'enfance, jusqu'à l'époque où la terrible secousse dont j'ai à vous faire le récit, est venue tout à coup changer le cours de ma destinée.

Tout à l'heure, en voyant fuir dans les brumes du lointain, les grands arbres qui se penchent sur le toit vieilli de la gracieuse maisonnette, tous mes souvenirs d'enfant se sont réveillés dans mon cœur et si j'avais été seul, je crois que j'aurais pleuré.

Mais je me laisse entraîner loin de mon sujet. Pardonnez-moi, messieurs, je passe de suite à l'histoire que je vous ai promise.

C'était en 1850.

Un bon matin, mes parents se dirent que j'avais dix ans accomplis, et l'on me signifia l'ordre d'avoir à me préparer pour ma première communion.

Comme l'église de Notre-Dame, dont la construction fut le signal du développement remarquable qu'a pris la ville de Lévis depuis quelques années, n'était pas encore achevée à cette époque, et que celle de St. Joseph se trouvait à une distance considérable, les exercices du cathéchisme allaient nécessiter mon absence de la maison, pendant un mois au moins. Ceci contrariait fort ma mère ; mais j'avais l'esprit des aventures, l'instinct de la liberté ; et l'idée de passer quelque temps loin de la surveillance paternelle, de voir de nouvelles figures, de faire connaissance avec un genre de

vie tout nouveau pour moi, contribua beaucoup plus que la dévotion, je l'avoue, à me faire accueillir cette nouvelle avec enthousiasme.

Et puis, pour l'enfant, la première communion est toute une époque. Il nous semble qu'on franchit une étape solennelle ; qu'on cesse d'être un *petit garçon* pour prendre place dans une catégorie d'êtres plus relevés ; qu'on va devenir presque un homme, enfin.

Aussi, quand la voiture qui devait me conduire à ma nouvelle destination, s'arrêta devant la porte, prêtai-je peu d'attention aux baisers retentissants qu'on me distribuait de droite et de gauche. Encore plus léger de soucis que de bagage, je grimpai lestement sur le siège du cabriolet, et partis enchanté.

—Bon voyage ! me cria ma mère, les larmes aux yeux.

Pauvre mère, je l'ai certainement revue ; mais je ne m'en souviens pas. Pour moi, c'est la dernière fois qu'elle m'a pressé sur son cœur. Ceci vous semble extraordinaire ; mais la suite de mon récit vous fera tout comprendre.

Le même soir, mon nom était inscrit parmi ceux des aspirants à la première communion, et j'étais commodément installé dans une assez propre petite chambre, chez la mère Brunet, droit en face de la chapelle de St. Anne, à deux pas de la jolie église qu'on aperçoit de Québec, coquettement assise sur la pointe qui resserre le fleuve, vis-à-vis de l'extrémité ouest de l'île d'Orléans.

Les premiers soirs furent un peu tristes. L'isolement me pesait. Mais les amitiés se lient vite à cet âge sans défiance ; et, comme il ne me fallut que deux ou trois jours pour avoir autant d'amis qu'il y avait de moutards dans le village, tout marcha bientôt comme sur des roulettes.

La mère Brunet était indulgente, et j'en profitais sagement.

Du reste, mon règlement se réduisait à un seul et unique article. Du moment que je rentrais le soir à neuf heures sonnantes, tout était dans l'ordre.

On conçoit qu'avec une pareille latitude, les choses allèrent bon train.

Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs. Les exercices du cathéchisme terminés, et la leçon du lendemain apprise par cœur, nous nous réunissions en bandes joyeuses ; et alors il fallait nous voir fendre les toupies, renverser la chèvre, planter l'arbre-fourchu, sauter à cloche-pied, faire le saut-de-mouton, jouer au cheval-fondu, aux barres ou à cligne-musette ! Il fallait nous voir organiser d'interminables courses-au-clocher, nous ranger bravement en deux camps ennemis, monter à l'assaut de quelque redoute vaillamment défendue, enjammer les fossés, sauter les clôtures, escalader les rochers, grimper à la poursuite des écureuils jusqu'au faite des arbres les plus élevés, faire les cent coups, puis rentrer chacun chez soi, harassés, écopés, le visage en feu et les vêtements en désordre !

Combien de fois les malheureux fermiers de l'endroit ne nous ont-ils pas surpris à mettre en pratique, à leurs dépens, cette remarquable figure de rhétorique qu'on appelle catachrèse, en prenant des exercices d'équitation sur le dos de leurs vaches !

La mère Brunet hasardait bien quelque légère remontrance ; mais rien n'y faisait. J'étais toujours le premier au rendez-vous, le plus léger à la course, le plus solide écuyer, le plus opiniâtre combattant, le plus fécond organisateur d'équipées, le plus téméraire aventurier des environs.

On me citait surtout pour mon intrépidité à toute épreuve.

Il y avait une trentaine de familles indiennes qui passaient l'été sur la grève, à quelques dix minutes du village. C'était pour nous un grand sujet de curiosité ; mais notre bande avait toujours la précaution de se tenir à distance respectueuse, et décampait comme une nuée d'étourneaux, lorsque quelque figure rébarbative faisait mine seulement de nous regarder.

Un jour, au grand ébahissement de mes camarades, je portai l'audace, non seulement jusqu'à m'approcher du campement, mais jusqu'à m'aventurer dans un des wigwams en écorce.

J'en sortis avec un arc et des flèches qui m'avaient coûté l'énorme somme de deux sous.

Ce dernier exploit mit le comble à ma gloire.

L'on ne me regarda plus qu'avec un respect mêlé d'admiration ; et l'on parla même de me décerner le glorieux surnom de *Papineau* !

J'insiste sur ces détails, messieurs, car c'est justement à cette passion pour l'extraordinaire, à cet amour des aventures, et à ce désir d'éclipser les autres par ma hardiesse et ma bravoure, que je suis redevable d'avoir passé huit années de ma jeunesse entre la vie et la mort, sans aucune lueur de raison, tombant plusieurs fois par jour dans des convulsions épileptiques, et,—ce qui fera le remords éternel de ma vie,—d'avoir causé la mort de la douce et sainte femme dont j'étais l'unique enfant !

LOUIS H. FRÉCHETTE.

A Continuer.

LE JUREUR.—Deux personnes, dont l'une était un ecclésiastique, s'entretenaient un jour dans un café ; leur conversation était très-savante ; elle roulait sur les avantages de l'étude. Le capitaine Hall se trouva par hasard assis tout auprès : les d'entendre

vant la science, il se leva et leur dit avec vivacité : Pardieu ! docteur, dites tout ce que vous voudrez ; mais que je sois damné, si la guerre n'est pas la seule école digne d'un gentilhomme ? Pensez-vous, morbleu ! que Malborough ait gagné tant de batailles avec du grec et du latin ? Qu'est-ce qu'un écolier quand il entre dans le monde ? Je veux être damné s'il est autre chose qu'un sot. Je serais, pardieu, ravi de voir un de vos écoliers à l'armée, avec ses noms, ses verbes, ses pronoms, sa philosophie : quelle figure ferait-il à un siège, à une bataille, etc., Mordieu ! . . . —Mais dites, je vous prie, reprit gravement l'ecclésiastique, espérez-vous avec vos jurements prendre le ciel d'assaut ?

RAILLERIE DU PÈRE MABLEBRANCHE.—Le père *Mablebranche*, ennemi de la poésie, pour faire entendre que les poètes, entraînés par la rime, disaient souvent bien des sottises, se vantait malignement d'avoir fait deux vers ; les voici ajoutait-il :

Il fait le plus beau temps du monde  
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Mais, lui disait on, on ne va point à cheval sur l'onde : "J'en conviens, répondit-il d'un grand sérieux ; mais passez le moi en faveur de la rime. Vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poètes que moi."

Tout ce qu'on peut conclure de cette anecdote, c'est que le père *Mablebranche* confondait le poète avec le versificateur. Il était d'ailleurs insensible aux beautés de l'imagination et du sentiment ; et si on lui eût prêté les plus belles tragédies de Racine, il les aurait aussitôt rendues en disant : "Qu'est-ce que tout cela prouve ?"

Un gascon et un parisien avaient pris querelle ensemble ; on les accommoda sur le champ. Vous êtes bien heureux, dit le gascon au parisien, en l'embrassant, de m'avoir surpris "pacifique." Si vous m'eussiez fiché, "d'un cran de plus," je vous eusse jeté si haut en l'air, "que les mouches auraient eu le temps de vous manger," avant que vous fussiez revenu à terre.

Un gentilhomme du Languedoc s'était marié à Paris, et il avait épousé une fort jolie brune. Tout le monde lui en faisait compliment, et il répondait : le mariage est une loterie, j'y ai mis, et j'ai eu un billet noir.

EFFET DE LA PLUIE.—Deux fermiers conversant un jour sur les belles apparences de la saison, l'un dit à l'autre :—Si ces pluies chaudes-là continuent seulement pendant quinze jours, tout va sortir de la terre.—Ah ! que me dites-vous là, bon Dieu ! reprit son camarade, moi qui ai deux femmes dans la cimetière !!!

D'UN FINANCIER.—Un riche financier, spirituel comme ils le sont tous, venait d'acheter une terre où il avait bâti à grands frais un superbe château et une magnifique chapelle (car les chapelles aujourd'hui sont à la mode). La chapelle achevée, il manda à ses enfants : Enfin, mes chers enfants, notre chapelle est finie, et j'espère que nous y serons tous enterrés, si Dieu nous prête vie."

PLAISANT CONSEIL.—Un villageois demandait le chemin de Newgate (prison de Londres). Un plaisant qui l'entendit, s'offrit de le lui montrer. "Traversez le ruisseau, lui dit-il, entrez chez le bijoutier en face, prenez deux gobelets d'argent, décampez avec et dans deux minutes vous y serez."

UNE PARLEUSE.—Pour se moquer d'une grande parleuse, on s'avisait de lui présenter un homme qu'on lui dit avoir beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveille ; mais pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondait rien. La visite faite : "Etes-vous contente, lui dit-on, de votre présenté ?—Qu'il est charmant ! répondit-elle, qu'il a d'esprit !" Cet homme d'esprit était un muet.

COMPLÈTEMENT VRAI.—La médecine indienne, connue sous le nom de Grand remède et pilules Shoshonees, sera reconnue comme étant le curatif le plus certain et le purificateur du sang lorsque le printemps, après un long et rude hiver, ouvre de nouveaux pores de la peau, et qu'un altératif est nécessaire pour faire sortir les impuretés du corps à travers ces passages naturels. Le remède et les pilules peuvent être recommandés avec certitude comme le moyen le plus certain, le moins dangereux et le plus aisé pour atteindre le but désiré, sans affaiblir les plus délicats ou incommoder les plus faibles. Lorsqu'à cause de fréquentes fraîcheurs ou d'un atmosphère impur, le sang devient mauvais et la sécrétion viciée, cette médecine offre un moyen prompt et efficace pour purifier le premier et améliorer celle-ci ; on peut dire franchement de cette célèbre médecine indienne qu'elle fait disparaître radicalement du système tous les éléments corrompus et en désordre.

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 18 AVRIL, 1872.

## BULLETIN AMÉRICAIN.

La lutte électorale de 1872 sera plus sérieuse que toutes les précédentes. Ce ne sera pas tant à cause de l'opposition des démocrates que de la scission du parti républicain. La convention de Cincinnati signifie quelque chose. L'opposition du célèbre journaliste, Horace Greeley, à la réélection du général Grant, opposition qui s'accroît tous les jours, est propre à faire craindre les amis de l'administration actuelle.

Il est plus que probable, cependant, que le général sera de nouveau l'élu du peuple en novembre prochain.

Voici des statistiques qui ont leur signification :

En 1871, 72,425,000 gallons de liqueurs alcooliques ont été distillés aux Etats-Unis. Les droits du gouvernement sur ces boissons ont été de \$52,581,559.

Le prix de ces spiritueux, vendus en détail, à \$4 par gallon, a été de \$289,700,000.

Ce n'est pas tout. On manufacture 85,500,000 barils de bière, sur lesquels on a payé \$6,319,126.

Il a été consommé pour \$150,000,000 de tabac.

N'oublions pas maintenant que les principaux consommateurs des spiritueux et des tabacs sont les ouvriers. Voici donc un total de \$549,700,000, dépensés en stimulants et en narcotiques par nos travailleurs.

Ces statistiques devraient être le plus fort argument en faveur de la tempérance.

L'apostat Gavazzi doit visiter de nouveau l'Amérique. A ce sujet, le *Daily Globe*, de Boston, journal très-important, dit avec bonhomie : "Gavazzi trouvera le peuple américain bien changé."

"Nous sommes moins disposés à écouter ses accusations exagérées et vengeresses. Nous ne sympathisons guère avec ses idées. Nous avons vieilli; et nous sommes devenus, en vieillissant, plus tolérants et plus charitables."

Malheureusement, les Américains ne sont pas tous comme les rédacteurs du *Daily Globe*.

Chicago se rétablit rapidement et avec luxe. Les hôtels seuls de la nouvelle ville coûteront \$12,000,000.

A propos de cette rapidité que l'on met à bâtir, voici une anecdote qui ne manque pas d'originalité.

Un marchand incendié demande à un entrepreneur de lui bâtir un magasin. "Attendez, lui répond l'entrepreneur, je dois élever un bloc pour Brown ce matin et une résidence pour Smith cet après-midi; je crois pouvoir jeter les fondations de votre magasin à midi, en ne prenant qu'une demi-heure pour mon dîner."

Les journaux sont remplis de détails sur le grand Jubilé de la Paix, qui aura lieu à Boston, dans le mois de juin. Ce sera une affaire monstre. M. P. S. Gilmore, le principal organisateur de l'entreprise, a passé plusieurs mois en Europe, visitant les capitales européennes et retenant les services des bandes de musiques les plus en renom. Si l'on en croit les journaux, il y aura 5,500 musiciens et 25,500 chanteurs au Jubilé. M. Gilmore fait construire une vaste enceinte, qui s'appellera le Colisée de la Paix Internationale. Cet immense édifice, dans la construction duquel on doit faire entrer 7 millions de pieds de bois, aura 600 pieds de long sur 350 pieds de large. Il y aura là une chambre spéciale pour les invités, une autre pour les représentants de la presse, avec un bureau de télégraphie à leur disposition. Plus de 200 ouvriers travaillent à la construction du Colisée, qui coûtera plus de \$200,000.

La statistique, qui est impitoyable, vient de se révéler avec éclat à propos de ce Jubilé.

Un écrivain de Cincinnati a calculé que, en supposant la grandeur moyenne de la bouche ouverte, de 4 pouces carrés, ces bouches ouvertes des 25,500 chanteurs du Jubilé de Boston, formeront une cavité de 736 pieds carrés.

O! vous qui avez des belles-mères, ajoutez un journal américain, pensez-y, 736 pieds carrés de bouche ouverte!!! C'est à faire frémir.

FERD. GAGNON.

## CHOSSES ET AUTRES.

Il y a 130 journaux allemands imprimés dans les Etats-Unis.

On dit que les conducteurs de chars urbains à New-York volent chacun, \$5 par jour, les jours de fêtes exceptés où ils volent jusqu'à \$15.

Le 19 mars, Londres comptait 120,111, pauvres—c'est-à-dire 49,252 de moins qu'en 1870.

Cincinnati possède un rhinocéros de \$12,000, jolie possession!

On estime qu'il y a encore deux millions de Cannibales qui ne sont pas civilisés.

Un éditeur de l'Ouest offre un prix de \$1000 pour un roman qui lui fera dresser les cheveux..... L'éditeur est chauve...

Pourquoi ne vous découvrez pas devant cet enterrement? demandez-t-on à X.... Il faut respecter la mort.

—Est-ce qu'elle nous respecte elle?

Entendu sur la rue Main, à Worcester :

—Quelle singulière décoration ce chien porte-il donc à son cou?

—C'est une médaille d'honneur. Il a sauvé la vie à son maître en chassant le médecin du chevet de son lit.

Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens exprimer tout ce qu'ils pensent.

COURTE-HEUSE.

## ÇA ET LA.

Franklin aurait été devancé, paraît-il, dans l'invention du paratonnerre. Un rabbi écrit de Richmond au *Despatch* que le paratonnerre était connu au 13ème siècle et cite ce qui suit d'un ouvrage de 1291 :

"Si vous désirez empêcher le tonnerre de détruire votre demeure, mettez sur le toit une flèche de métal, et vous en serez préservé. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est ce qu'écrivait un juif exilé d'Espagne en 1492, sur la télégraphie : "Nous avons une bonne preuve de l'attraction dans la pierre aimant. Si vous cassez cette pierre en deux parties et que vous les mettiez à plusieurs milles de distance l'une de l'autre, mais en communication par une broche de fer, en frappant sur un bout de cette broche avec une des parties de la pierre, ce mouvement se produit au même moment et de la même manière à l'autre bout."

M. Morse, l'inventeur du système actuel de télégraphie, a bien fait de mourir avant de connaître ce fait-ci. Il se serait vu frustrer du mérite de sa découverte.

Le mariage de Louis de Bourbon avec Mlle. Amélie Hamel, fille de J. B. Hamel, Ecr., marchand de la Havane, contracté à la cour de police du marché Jefferson, à New-York, en 1869, vient d'être reconnu par le comte et la comtesse Aquila et par François II de Naples, chef de la famille. L'ex-roi a conféré aux jeunes époux les titres de comte et de comtesse de Roca Guglielma. Si à ces titres on ajoute un beau revenu, les deux amoureux n'ont plus le droit de se plaindre.

Samuel Paris, un canadien, impliqué dans le vol d'une banque à Grafton, et détenu dans la prison de Worcester, vient de s'évader en sciant la grille de sa cellule et en descendant les barreaux d'une fenêtre. Il aurait écrit avant de quitter son cachot, la petite note suivante au géolier :

M. Hair : Je suis fâché de vous quitter si matin et sans prendre mon déjeuner, mais des affaires importantes m'appellent ailleurs. Je ne vous dis même pas au revoir.

L'esprit français va se nichier partout. Il faut avouer que dans le cas actuel, c'est un mauvais nichet.

Voici de belles paroles tombées des lèvres de Notre Saint-Père, à l'occasion d'une grande réception au Vatican :

Les ennemis de l'Eglise disent bien haut qu'ils veulent gagner Rome, non par la violence mais par les bons procédés. Vaines paroles! Ils prétendent qu'ils ont apporté la liberté, c'est un mensonge, ils ont apporté l'esclavage.

La société actuelle est esclave du péché. La religion pourrait la sauver, mais les gouvernements refusent le secours de la religion. L'ange du Seigneur les frappera au jour du jugement. Comme Jésus sur le Golgotha, nous aimons nos ennemis, mais nous demandons à Dieu de les humilier afin qu'ils puissent alors se convertir.

Les Italiens de New York parlent d'ériger une statue à Mazzini dans le *Central Park*. Mais le *Times* et quelque autres journaux s'y opposent en sévissant contre l'astuce et la fourberie du tribun italien.

Ces gens de Détroit sont décidément extraordinaires.

Voici qu'un lunatique de l'endroit qui a quitté sa demeure, il y a un an, pour voyager, sous l'impression qu'il est un tout autre individu que lui-même, vient d'écrire à sa propre femme, lui demandant des nouvelles de son mari et s'il est guéri de sa folie.

Les recettes de la compagnie *Western Telegraph* ont été de \$8,000,000 en 1871, dont \$2,000,000 de profits.

Du 1er janvier au 15 mars 1872, 18,000 émigrés sont arrivés à New York, contre 11,000 arrivés pendant la même période en 1871.

New York consomme 90,000,000 de gallons d'eau par jour.

Le Dr. Howard Crosby, prouve que le climat de la Floride est contraire aux pulmoniques.

Pour finir :

Une jeune fille de l'Ouest, vertueuse à l'excès, frappe tous ceux qui tentent de l'embrasser. Elle est si belle, que la moitié des hommes mariés et tous les garçons de l'endroit ont les yeux pochés. (*black eyes*.)

## LA JUSTICE AUTREFOIS.

De l'Album de la Minerve.

Du sixième au treizième siècle, pour tirer quelques preuves d'un crime, l'usage s'était établi d'obliger ceux qui en étaient soupçonnés, de se justifier en mettant leur main dans l'eau bouillante, dans un brasier, ou en touchant un fer rougi au feu. L'innocent devait sortir de cette épreuve sans se faire aucun mal. Je n'ai pas vu, toutefois, que l'on ait jamais obtenu de résultat bien clair d'une aussi barbare coutume. Une vieille chronique cite un individu que l'on voulait soumettre à cette épreuve et qui répondit : "Je le veux bien, pourvu que le juge me présente le fer chaud avec sa main nue, car il ne peut être coupable et conséquemment ne doit rien craindre pour sa peau." Le juge trouva des excuses pour se dispenser de l'essai.

Nous avons conservé de cette pratique judiciaire le proverbe : *J'en mettrai ma main au feu*, qui signifie que l'on affirme le fait dont on parle.

Dans les dernières années de la domination française en Canada, on cite quelques exemples de ce que l'on nommait "la question." Le malheureux à qui on voulait faire avouer son crime, ou le fait qu'on lui imputait à tort ou à raison, était mis dans des espèces d'étau, ajustés aux jambes et appelés "brodequins," que l'on faisait jouer au moyen de serres et de coins, de manière à comprimer fortement ses membres. Il arrivait, en certain cas, que l'on serrait si fort que les os éclataient. Après cela, il était temps de commencer le procès de l'accusé.

Oyez, oyez, oyez!

Un curieux livre publié en 1647, contient un avis aux juges que je transcris sans rien changer, tant à cause du style que de l'étrangeté du renseignement qu'il comporte :

"Seront les juges avertis qu'entre les voleurs il y en a qui s'exercent à se donner les uns aux autres la question de toutes sortes. J'ai vu en 1588 le Grand-Français appliqué à la question qui s'y endormit; et lui furent à force de tirer, emportés les deux pouces des deux pieds, sans qu'il fit aucune démonstration de douleur et jusqu'à ce que l'un de ses compagnons découvrit (fit connaître) qu'il avait mangé du savon, qui à force de stupéfier les nerfs le rendait insensible. Le remède, contre cette ruse était de lui donner du vin, lequel lui étant apporté

et commandé de boire, il dit lors qu'il était mort (perdu), et sans se plus faire tirer, confessa franchement une infinité de meurtres et de volerie."

En Russie, on prononce peu au point de sentences de mort—mais les condamnés font connaissance avec le knout ce qui revient à la même chose, car le supplicié meurt ordinairement sous les coups de ce fouet atroce. En général, il reste défiguré s'il survit, car on lui ouvre les narines avec un couteau, et on le marque au front et sur les joues avec un fer rouge,—puis on l'envoie travailler aux mines de la Sibirie.

C'est dans le royaume de Siam que fleurit par excellence l'art des châtiments. Ainsi : fendre la bouche jusqu'aux oreilles de celui qui ne veut point avouer son méfait ou coudre les lèvres de celui qui a trop parlé, sont choses en vogue parmi les magistrats de ce noble pays. Pour des fautes assez légères, on coupe une ou deux jambes à un homme, on lui brûle les bras avec un fer rouge, on lui donne des coups de sabre qui lui déchiquent proprement les épaules, ou bien encore on lui arrache les dents. Il faut n'avoir presque rien fait pour n'être condamné qu'à la bastonnade, ou exposé au pilori. Pour ce qui est de se voir enfoncer des bouts de cannes, sous les ongles et plusieurs autres agréments de cette espèce, il n'y a presque personne à qui cela ne soit arrivé au moins quelquefois dans sa vie.

## LES MERVEILLES DE LA SCIENCE.

Conservé les corps éternellement, leur donner toutes les apparences de la vie, a été en Italie la préoccupation d'une foule de savants. On peut dire que c'est une étude spéciale à ce pays, étude qui se poursuit depuis plusieurs siècles et qui a donné des résultats incroyables.

Certaines préparations momifiantes donnent au corps l'étrange propriété de reprendre toutes les apparences du sommeil après un séjour de quelques heures dans l'eau, en permettant une étude anatomique des plus sérieuses.

D'autres préparations donnent aux corps la dureté de la pierre et leur permettent de résister à l'humidité, aux intempéries, à l'action combinée du froid et du chaud. Nous nous souvenons encore d'une canne du docteur Gorini dont la pomme était un œil humain d'une conservation admirable, d'une dureté rappelant le cristal ou la cornaline, de plusieurs têtes pétrifiées qui conservent, après trente années, toutes les apparences de la vie. La dépouille de Mazzini, sous la main de cet habile opérateur, échappera à la désorganisation et gardera l'expression sublime de la dernière heure.

Le 20 mars, une jeune juive, d'une beauté remarquable, se promenait avec une compagne dans la commune du Puteaux. Chacun, sur leur passage, se retournait pour contempler un moment le visage, la taille, le port majestueux de cette femme splendide qui semblait, au reste, habituée à ces hommages silencieux de la foule stupéfaite et ravie.

Soudain s'élança vers elle une femme de vingt à vingt-cinq ans. Sa figure est comme bouleversée, de ses yeux jaillissent des éclairs, et sur ses épaules tombent les flots épais d'une longue chevelure éparse; elle tient à la main une petite fiole pleine d'un liquide incolore qu'elle jette par derrière sur la belle juive avant qu'on ait pu deviner sa funeste pensée.

Or, c'était de l'acide nitrique!

Heureusement le terrible corrosif n'atteignit que les cheveux et les vêtements de celle-ci, sans attaquer la chair. Les vastes chignons d'aujourd'hui ne sont donc pas tout à fait inutiles. (On arrêta immédiatement la coupable, qui, conduite devant le commissaire de la circonscription, déclara qu'elle n'avait pas eu d'autre motif pour commettre son attentat que celui de défigurer à jamais une femme dont l'extrême beauté l'avait remplie de haine et de jalousie.)

"Je me croyais jolie avant de l'avoir vue, ajouta-t-elle d'un ton de dépit et avec un geste plein de menace, mais depuis je me trouve affreuse, et ne puis me regarder dans mon miroir sans colère et sans dégoût."

Cette singulière et dangereuse fille se nomme Berthe G.... A part l'expression de cruauté qu'ont pris ses traits en prononçant ces paroles criminelles, elle est vraiment jolie, et nous donnons tort à son miroir qui lui dit qu'elle est laide.

Jusqu'à ce jour, Berthe était restée une modeste et laborieuse ouvrière, dont la conduite n'avait donné lieu à aucune remarque défavorable. On suppose donc qu'un dérangement est survenu dans l'état de ses facultés mentales, et des médecins aliénistes seront appelés à l'examiner.

Quoiqu'il en soit, la belle juive, qui a nom Eugénie, fera bien de suivre l'exemple des femmes mauresques, en couvrant, à l'avenir, son visage éblouissant d'un triple voile. Les hommes y perdront, mais elle y gagnera.

Les journaux anglais se sont occupés tout récemment d'une aventure fort étrange. Un individu avait trouvé le moyen de vivre pendant trois ans aux dépens de la société. Et voici de quelle façon : il simulait une maladie et obtenait son admission dans un hôpital.

Tel jour, c'était une paralysie; tel autre, un tétanos; une autre fois, il se faisait ramasser dans les rues de Londres à la suite d'un simulacre d'attaque, et, comme bien on pense, la convalescence était longue. Tout n'était pourtant pas rose dans le métier; les charges en étaient parfois assez rudes. Un jour, il lui faut subir une incision douloureuse; dans une autre circonstance, on lui fait en quatre jours, dix-huit injections sous-cutanées de morphine. A toute chose, il faut une fin.

Un jour il entre dans un nouvel hôpital sous le nom du docteur Smith, de l'armée des Indes. Il était atteint d'une hémiplegie. Il fait appeler le pasteur et dicte son testament, où il stipule un legs pour l'interne, et l'abandon de toute sa fortune à l'hôpital. On s'imagine de quels soins attentifs il fut l'objet et de quel confort exceptionnel les administrateurs s'empressèrent de l'entourer. Malheureusement pour lui, un visiteur qui avait eu vent de ses manœuvres découvrit la supercherie : on l'envoya se guérir dans une prison.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

## NAISSANCE.

A Worcester, Mass., le 5 avril, la dame de M. P. L. Paquette, président de la Société St. Jean Baptiste, un fils.

## MARIAGE.

A Spencer, Mass., le 2 avril courant, par le Rév. M. Casson, M. Alphonse Richard, ci-devant de St. Ours, à Mlle. Lea Allaire, ci-devant de St. Jude.

Les journaux de Sorel et de St. Hyacinthe voudront bien reproduire.

PRÉCAUTION.—Un homme abandonné des médecins fit venir un juré-crieur pour disposer son enterrement. Après avoir examiné combien il fallait pour la cire et pour la tenture: "Tenez, dit-il, je vous donnerai cinquante écus, et je ne me mêlerai de rien."

UNE PÉNITENCE.—Un jeune homme qui allait se marier, tenant en main son billet de confession, retourna sur ses pas et dit au prêtre, pour plaisanter: "Monsieur, vous avez oublié de me donner une pénitence?" Le confesseur, homme d'esprit, répondit à cet étourdi: "Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier?"

LES DEUX PENDANTS.—Un Normand et un Gascon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agissait de leur prononcer leur sentence, le greffier lut d'abord celle du Normand, qui marquait qu'il serait pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant dit: "Peste soit du maraud! se faire pendre pour des clous!" Et quand on lut la sienne, qui portait qu'il serait pendu pour avoir volé dix mille écus, il se tourna vers le Normand et lui dit: "Sont-ce là des clous, imbécile?"

Le New York Times annonce qu'un chapelier, M. Sol. Sanborn, de Medford, Massachusetts, vient de faire un testament par lequel il lègue son corps aux professeurs Agassiz et Oliver Wendell Holmes, en désirant qu'il soit préparé "de la manière la plus scientifique usitée dans l'art anatomique," et placé dans le musée d'anatomie attaché à l'université de Harvard. M. Sanborn décide que l'on fasse deux tambours de sa peau; il les offre à "son ami, le patriote distingué, à Worrem Simpson, tambour de Cohasset," à la condition qu'il fera battre sur ces deux tambours l'air national, Yankee Doodle, devant le monument de Bunker's Hill, le 17 juin, tous les ans au lever du soleil.

En outre, il faudra faire inscrire sur l'un des tambours "la prière universelle du poète Pope," sur l'autre; la "déclaration de l'indépendance," telle qu'elle surgit dans l'esprit de son illustre auteur, Thomas Jefferson.

M. Sanborn désire que les parties de son corps qui seraient inutiles en anatomie soient (citons ses propres termes) "converties en un fertilisateur pour nourrir la croissance d'un orme américain qui serait planté sur quelque route rurale, afin que le piéton fatigué puisse se reposer, et que d'inocents enfants puissent jouer sous l'ombrage des branches que ma carcasse aura rendues luxuriantes."

C. T. BERNIER

LE plaisir d'annoncer à ses amis et au public qu'il vient d'ouvrir un magasin de nouveautés au No. 167, Rue St. Joseph, près du Carré Chaboillez. La plus grande partie de ses marchandises ayant été achetées directement sur les marchés Européens, est une garantie suffisante pour le public des avantages qu'il trouvera à son établissement. Il attire tout particulièrement l'attention des familles, ainsi que des marchands de la campagne sur les départements suivants où ils trouveront de grands avantages. DRAP, TWEEDS, SOIR NOIRE, ETOFFE A ROBE, INDIENNES, COTON JAUNE ET BLANC, COTON A DRAPS, SERVIETTES, ETC., ETC.

C. T. BERNIER.

Ecole Spéciale de Télégraphie.

89—RUE ST. JACQUES, MONTREAL—89

Le but de cette Institution, la seule de ce genre dans toute la Puissance, est de former des jeunes gens à la science de la Télégraphie, afin de procurer d'habiles Opérateurs aux nombreuses lignes projetées et à celles maintenant en construction. A une époque qui n'est pas très-éloignée, plus de cent cinquante Opérateurs trouveront des emplois lucratifs. L'Ecole de Télégraphie fait appel aux jeunes gens de 14 à 30 ans et aux jeunes personnes du même âge qui auraient des dispositions pour l'étude de cette science.

Les Elèves doivent savoir bien lire et écrire l'anglais. Trois mois d'assiduité en classe suffisent pour devenir bon Opérateur. Des sujets sortis de l'Ecole, et qui aujourd'hui occupent de bonnes positions, prouvent cet avantage.

Les Professeurs attachés à l'Etablissement sont des hommes émérites et choisis parmi ceux qui ont acquis de grandes connaissances dans la théorie comme dans la pratique de la Télégraphie.

L'Ecole possède tous les instruments télégraphiques au grand complet. Ils sont fournis gratuitement aux Elèves. De vastes salles d'études, parfaitement aérées, sont disposées pour les personnes des deux sexes, qui y trouveront tout le confort désirable.

Outre les petites lignes télégraphiques à l'usage des Elèves, dans l'intérieur de l'Etablissement, l'Ecole a à sa disposition, la ligne régulière appartenant à l'Administration des journaux "Canadian Illustrated News," "l'Opinion Publique," "The Hearststone," ligne qui relie ses bureaux de la Côte de la Place-d'Armes aux ateliers du Faubourg St. Antoine. Les Elèves qui commencent leurs études à l'Ecole terminent sur cette ligne, qui fonctionne admirablement bien, et qui leur donne, par conséquent, l'inappréciable avantage de se perfectionner et d'acquiescer l'expérience et la connaissance pratique de la Télégraphie.

Les Elèves qui savent se distinguer obtiennent des certificats de capacité. Dans ce cas, l'Ecole se charge de les placer dans les meilleurs conditions possibles.

Prix d'entrée: \$30.00. Aucune somme supplémentaire ne sera exigée des élèves qui ne pourront terminer leurs études dans le cours de 3 mois; il leur sera permis de fréquenter l'Etablissement pendant tout le temps qui sera jugé nécessaire.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à CHS. L. BOSSÉ, Directeur. Côte de la Place-d'Armes, No. 3.

3-10 tf

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE, ALFRED LABARRAQUE & CIE.

QUINIUM LABARRAQUE

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

Le Quinium Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées, soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, ce vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de VALLET, il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT.

Liquor Concentrée et Titrée.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manquement si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

pour remplacer avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:

EN BOISSON:—Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES CATARRHE DE LA VESSIE RHUMES TOUX OPINIATRE IRRITATION DE POITRINE COQUELUCHE.

EN LOTIONS:—Liquor pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU DEMANGEAISONS MALADIES DU CUIR CHEVELU.

EN INJECTIONS:—Une partie de liquor et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

ÉCOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS CATARRHE DE LA VESSIE.

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

PRIX DU FLAON: 2 FRANCS.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC.

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

CASTRALGIES DYSPÉPSIE PYROSIS AIGREURS DIGESTIONS DIFFICILES CRAMPES D'ESTOMAC CONSTIPATION COLIQUES DIARRHÉE DYSSENTERIE CHOLÉRIQUE.

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de POUDE ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

PRIX DU FLAON: 2 FRANCS.

PRIX DE LA BOITE: 1 FRANC 50.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

3-14 zs

LE CHRIST EN CROIX

MAINTENANT en exposition et à vendre à très bon marché, chez M. N. Rhéaume, No. 75, Grande Rue St. Laurent, une magnifique peinture à huile représentant le Christ en Croix, et de dimensions suffisantes pour le Maître Autel d'une Eglise. Cet admirable tableau a été reconnu comme un chef-d'œuvre par tous les meilleurs artistes de Montréal. 3-14 d

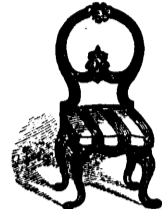
MANUFACTURE CENTRALE DE MARBRE. 61—RUE ST ALEXANDRE—61 (Vis-à-vis l'Eglise Saint-Patrice.)

TANSEY & O'BRIEN, SCULPTEURS.

MANUFACTURIERS de toutes sortes de monuments en pierre et en marbre, devants de cheminée, dessus de meubles, marbres pour tombeaux, Autels, etc., etc. 3-14 l

H. P. LABELLE,

MAGASIN DE



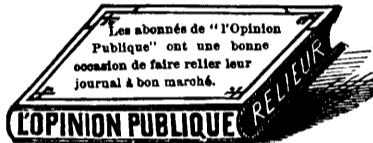
MEUBLES,

91

RUE ST. LAURENT, 3-81 MONTREAL.

UNE BONNE CHANCE. Un médecin établi depuis une quinzaine d'années dans une des bonnes paroisses au Nord du St. Laurent, céderait sa place à un confrère qui ferait l'acquisition de l'emplacement qu'il occupe actuellement. C'est une propriété bien bâtie et ornée de plantations nombreuses; la maison spacieuse, chaude, est divisée en douze appartements presque toutes terminées. Les dépendances offrent beaucoup de commodités. A proximité des chars et de la navigation. S'adresser à ce bureau. 3-8tf

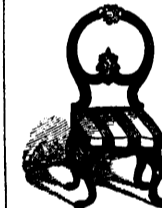
J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.



No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL. 3-4 zs

A. BELANGER

MAGASIN DE



MEUBLES

276, Rue Notre-Dame

MONTREAL.

5zs

SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION METROPOLITAINE.

LE LIVRE D'ACTION de cette SOCIÉTÉ a été déposé entre mes mains et sera ouvert aux souscripteurs le et après le premier Mars prochain.

ALFRED BRUNET, 38, Rue St. Jacques. Montréal, 26 Février 1872.—3-9-1

CANAL LACHINE.

AVIS est par la présente donné, que l'eau sera retirée du Canal Lachine le dix (10) courant, ou aussitôt que les réparations pourront avoir lieu, et sera retenue jusqu'à ce que les réparations nécessaires soient complètes.

Par ordre, (Signé) JOHN G. SIPPPELL, Ingénieur résident.

3-15 c

AVIS.

UNE DAME AMÉRICAINE ayant de l'expérience dans l'enseignement, demande une situation dans une école ou dans une famille en Canada, pour enseigner les diverses branches de l'instruction anglaise et la musique, à raison d'une faible rémunération et dans le but d'avoir une occasion d'apprendre le français.

Adresse: BOITE 301 PLATTBURGH, New York.

3-15b

THOMAS MUSSEN,

Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et PEPLINES IRLANDAISE, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom,

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry,

ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.,

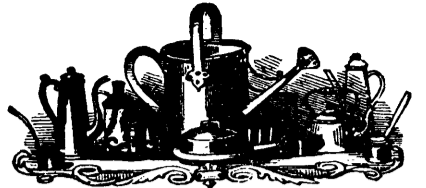
257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21zs

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie.)

BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRECIEUSES.

134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134 MONTREAL. 2-4zs



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent. T. St. George continuera à prendre des commandes pour posage de tuyaux à gaz et à l'eau, pour couvertures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournaises à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés. T. ST. GEORGE, 98, RUE ST. LAURENT. 2-24zs

LIBRAIRIE NOUVELLE

ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveaux en ROMANS, MEDECINE, DROIT, MUSIQUE, &c. Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-5zs

LAURECELLE & VARY.

FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT

Pour Dames et Messieurs.

CHAUSSURES FAITES A ORDRE. Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité. Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc. No. 303, RUE NOTRE-DAME. 2-31zs

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poux et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées. Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Établi en 1859.) 2-24zs

AVIS.

LES ABONNÉS DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez

N. RHÉAUME, 75—RUE ST. LAURENT.—75 2-47 f

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 2-33zs

CORNICHES, CORNICHES ROULEAUX, BAGUETTES A CADRES ET A ESCALIERS. A vendre à prix réduits avant l'inventaire chez L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG, Montréal. 2-10zs

DÉPARTEMENT DES DOUANES.

Ottawa, 9 Février 1872. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 9 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. tf

O. DESMARAIS,

PHOTOGRAPHE.

(Coin des Rues Craig et St. Laurent.)

MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 2-45x

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de

POELES DE CUISINE, COUCHETTES EN FER, FONDS A RESSORTS DE TACHER, OBJETS EN ÉTAIN ET VERNISSÉS, POTS A THE ET CAFÉ AMÉLIORÉS, ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de COUCHETTES EN FER TRAVAILLE ANGLAIS. MEILLEUR ET CIE., 524, Rue Craig.

2-18zs

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.